

LES SIBYLLES CHRÉTIENNES.

Il ne sera guère nécessaire, pour parler des Sibylles chrétiennes, de commencer par dire ce qu'étaient les Sibylles païennes ou plutôt quelle idée on s'en faisait vulgairement dans le monde grec et romain. Tout le monde sait que les auteurs classiques, en prononçant ce nom, ne se faisaient que l'écho de la croyance populaire, d'après laquelle il revenait à d'anciennes prophétesses dont l'existence et les oracles également mystérieux tenaient et prêtaient plus encore à la poésie qu'à la superstition. Aussi ce qu'ils nous en disent est-il généralement vague et peu clair, et le manque de textes authentiques, qui permettraient à la critique de contrôler, pièces en mains, les assertions hasardées et suspectes de la tradition, cause des embarras probablement invincibles à la science moderne, autrement si infatigable et souvent si heureuse dans ses recherches. Que des oracles sibyllins aient été écrits, qu'ils aient même été recueillis dans des livres, c'est ce qui paraît constaté, non pas seulement par la fameuse histoire de Tarquin-l'Ancien qui a assez l'air d'une fable, mais encore par le témoignage des historiens du siècle d'Auguste. Mais ces témoignages ne suffisent pas pour nous donner une idée de ce que ces oracles peuvent avoir été. On les consultait, même officiellement, à l'occasion des difficultés qui venaient à surgir, et les personnes chargées d'y puiser des avis salutaires ne manquaient jamais, à ce qu'il paraît, d'y trouver des réponses et des conseils parfaitement appropriés à chaque circonstance. Ce qu'on possédait à Rome dans les derniers temps paraît avoir été écrit en vers grecs; il est du moins question d'interprétation et de formes artificielles. Mais à quelle époque remontait la composition de ces pièces? Étaient-ce des mor-

ceaux détachés plus ou moins longs, ou bien des prophéties brèves et énigmatiques ? D'où venaient-elles ? Quel rapport existait entre ces livres et les noms des diverses localités illustrées par des Sibylles ? Toutes ces questions restent sans réponse, ou plutôt elles ne se présentent que pour nous rappeler les nombreuses difficultés dont le sujet est hérissé. Dans cet état des choses il n'y a guère que la conjecture qui puisse essayer de porter quelque jour dans cette profonde obscurité, en s'appuyant toutefois sur tous les traits de lumière, si faibles qu'ils soient, que l'étude la plus minutieuse de l'antiquité classique a pu faire jaillir des données éparses et purement accidentelles recueillies dans les écrivains les plus divers et souvent les moins connus. Les littérateurs du dix-septième siècle dissertaient encore très-gravement sur la question de savoir si les Sibylles étaient véritablement inspirées ou non¹; ceux du nôtre sont arrivés à la conviction qu'elles n'ont jamais existé. En d'autres termes, les savants contemporains qui se sont spécialement occupés de ce sujet pensent que la critique historique n'a point affaire ici à des personnages réels que la superstition populaire aurait entourés du prestige de la fiction poétique, mais à un véritable mythe, c'est-à-dire à une idée abstraite personnifiée, comme les croyances anciennes nous en montrent tant d'exemples. Cette personnification se serait attachée à certains phénomènes naturels observés dans des localités plus particulièrement propres à éveiller le sentiment vague de l'inconnu et du surnaturel, au murmure de quelque source cachée au fond d'une caverne, au bruit du vent traversant une gorge solitaire, au mugissement d'une cascade se précipitant au fond d'un ravin, entre des rochers inaccessibles. Ces sons, exerçant naturellement une espèce de fascination mystérieuse sur l'homme que le hasard amenait sous le charme de leur influence, se changeaient facilement, pour son imagination déjà préoccupée de l'idée d'une vie divine dans la nature, en voix surnaturelles et bientôt aussi intelligibles. La transition de cette naïve et poétique interprétation d'un sentiment naturel à la création d'une fable plus ou moins animée et dramatique, ne demandait ni un temps bien long ni de grands efforts ; la distance entre

¹ Ceux qui veulent s'instruire à fond sur l'état de la science d'autrefois à l'égard de notre sujet, pourront consulter avec fruit la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, t. I.

une conception prosaïquement superstitieuse et l'exploitation de la crédulité par la politique ou par la fraude n'était guère plus grande, et le cadre du mythe, une fois formé et popularisé, devait se remplir de figures de plus en plus nombreuses, mais portant toutes les traits de la famille. Aussi voyons-nous les Sibylles apparaître successivement en diverses localités et le cercle de leur activité prophétique s'élargir en raison directe de l'affaiblissement des croyances qui leur avaient jadis donné le jour. C'est assez dire qu'elles finirent par prêter la forme conventionnelle pour certains besoins divinatoires, et cela nous conduit directement à notre sujet spécial¹.

I.

Depuis les conquêtes d'Alexandre et le contact de la civilisation grecque avec celle de l'Orient, nous voyons un certain syncrétisme religieux surgir et se développer en marchant de front avec la fusion des nationalités, le mouvement commercial et les tendances vers la centralisation et la monarchie universelle. Les différentes formes du polythéisme, quoique basées dans le principe sur des conceptions on ne peut plus hétérogènes, se combinent et s'amalgament de plus en plus; les idées se rencontrent, se comparent, s'échangent, s'entrechoquent et finissent par produire cette crise en apparence destructive, en fin de compte salutaire, dans laquelle le paganisme va s'abîmer pour faire place à l'Évangile. L'humanité a mis six siècles à traverser cette crise, une période importante avant toutes les autres parce qu'elle a vu naître le christianisme, et assez longue pour nous convaincre que la marche de la Providence est aussi lente dans l'évolution de ses phases qu'elle est sûre dans le choix de ses moyens et dans la direction vers son but.

L'une des phases les plus intéressantes de cette évolution, c'est la position que prend l'antique judaïsme en face du monde grec, au milieu duquel il se trouve placé tout à coup et par lequel il est bien plus puissamment attiré et sollicité qu'il ne l'a jamais été par son

¹ Voyez, sur les Sibylles anciennes, Herrmann, *Gottesdienstliche Alterthümer der Griechen*; Klausen, *Aeneas und die Penaten*; O. Müller, *Die Dorer*, t. I, p. 339, etc.

faible entourage cananéen. Dispersé en mille petites communautés perdues au milieu d'une population plus ou moins compacte, mais toujours active et envahissante, n'ayant à opposer qu'une foi incomprise au dehors et des formes sociales souvent tournées en ridicule, à l'ascendant presque irrésistible d'une civilisation avancée, des sciences et des arts, de la philosophie, des plaisirs même et surtout des rapports commerciaux qui à eux presque seuls constituaient sa vie publique, le judaïsme, tout en subissant l'influence du milieu dans lequel il était obligé de se mouvoir, non-seulement sut conserver sa physionomie nationale et la part la plus précieuse de l'héritage de ses pères, il se trouva même les forces nécessaires pour réagir contre l'étranger et pour tenter des conquêtes sur le domaine de ses vainqueurs. A cet égard, ses chances n'étaient pas trop défavorables. Les lumières, qui se répandaient de plus en plus dans toutes les couches de la société grecque, affaiblissaient dans la même proportion les croyances traditionnelles. Ces dernières étaient remplacées chez les uns par un nouveau genre de superstition, l'amour des sciences occultes, le goût des initiations étrangères; chez d'autres elles s'effacèrent devant un besoin plus noble qui finit par montrer aux esprits fatigués du doute et avides d'une nourriture plus saine le chemin de la Synagogue et par la suite celui de l'Église. De leur côté, les juifs ne manquèrent pas de s'emparer de ces deux courants, d'en profiter et de les exploiter, soit par la prédication et le prosélytisme religieux, soit par un charlatanisme sordide et dégradant.

Mais ces deux tendances, si diverses par leur but et leurs moyens, quoique toutes les deux au fond également agressives, n'étaient pas absolument séparées l'une de l'autre. Dans ce siècle, où tant de choses disparates se rapprochaient et s'alliaient, les intérêts religieux chaudement embrassés et vaillamment défendus ne dédaignaient pas les armes que pouvait leur prêter la fraude littéraire. Jamais on n'a vu autant de livres supposés qu'à cette époque où la lecture commençait à être un besoin plus généralement senti et où le goût du merveilleux, joint à l'absence de toute critique, offrait, pour ainsi dire, des primes à une industrie qu'aucun principe moral ne condamnait encore. Tout le monde sait combien la littérature dite apocryphe a été riche pendant la période dont nous parlons. On peut même dire que les juifs n'en ont pas été les inventeurs, ou du moins que les

Grecs furent leurs dignes émules. A côté d'Énoch, de Salomon, de Daniel, d'Esdras, nous voyons Hermès, Homère, Orphée, Pythagore et bien d'autres encore prêter leurs noms vénérés à de nombreuses publications quelquefois sensées et recommandables, plus souvent fantastiques et extravagantes ou du moins servant uniquement à satisfaire la vaine curiosité d'un public avide de nouveautés attrayantes. Généralement chacun prenait de préférence le masque d'un héros de sa propre nation. Mais cette règle n'était pas absolue. Ainsi nous voyons les juifs d'Égypte se laisser tenter par les traditions populaires concernant les Sibylles, ces prophétesses antiques dont les figures nébuleuses se soustrayaient même au contrôle d'un rationalisme qui avait exploré le sommet de l'Olympe. Ces traditions se prêtaient, on ne peut mieux, à servir de cadre à des compositions destinées à infiltrer les idées du monothéisme dans une société qui n'aurait peut-être pas écouté la voix de la conscience ou suivi la lumière de la raison, mais qui aimait à se laisser prendre à l'appât du merveilleux et qui se trouvait à l'aise dans le demi-jour du mystère.

Quand les auteurs du siècle d'Auguste nous parlent d'une Sibylle chaldéenne ou d'une Sibylle égyptienne, nous pouvons, à la rigueur, nous expliquer cela en supposant que la crédulité du vulgaire aurait transporté dans des contrées lointaines ce que l'incrédulité des gens de lettres bannissait d'un voisinage trop rapproché. A une époque où la prêtresse de Delphes commençait à se condamner au silence, le privilège des révélations surnaturelles devait se restreindre à des localités moins accessibles au regard scrutateur des philosophes. Mais cette explication ne suffit plus quand nous voyons apparaître chez ces mêmes auteurs une *Sibylle hébraïque* et qu'en même temps nous tenons entre les mains des textes qui portent évidemment le cachet du judaïsme hellénistique, pour la forme du langage comme pour le fond des idées. En présence de ce fait il n'y a plus moyen de s'arrêter à la pensée que des oracles fabriqués en Grèce auraient bien pu être gratuitement attribués à l'Orient afin de leur assurer l'autorité plus grande de la sagesse mystérieuse qu'on supposait être la prérogative de cette partie du monde. Il est vrai que ni Philon ni le Talmud ne connaissent les Sibylles. Mais le premier, dont la spéculation tout éthique ou cosmologique restait étrangère aux croyances populaires de sa nation relatives à la fin des choses, n'avait aucun intérêt à se

préoccuper d'écrits exclusivement destinés à consacrer ces croyances. Et pour ce qui est des rédacteurs du Talmud, l'idiome même que parlaient les prétendues Sibylles leur en interdisait la lecture ou du moins les y rendait indifférents. Ce n'est qu'aux juifs hellénistes, surtout à ceux d'Égypte, que nous pouvons supposer l'intérêt religieux et la capacité littéraire nécessaires pour créer cette branche spéciale de la littérature apocryphe. L'existence de celle-ci est d'ailleurs élevée au-dessus de tout doute par cette seule circonstance que l'historien Josèphe¹ parle d'une Sibylle qui aurait raconté l'histoire de la tour de Babel, et que les termes de ce récit, tels qu'il les reproduit, se retrouvent dans l'un des poèmes que nous possédons encore et dont l'origine judaïque est constatée par de nombreux passages. On a objecté, il est vrai, que Josèphe parle des dieux au pluriel (θεοί), là où le texte actuel met le singulier (ἀθάνατος), et l'on en a conclu que le morceau en question doit avoir été composé par un auteur polythéiste. Mais, comme tout le reste est identique dans les deux récensions, rien n'empêche de supposer que l'historien juif, ou peut-être déjà un auteur plus ancien² auquel il peut avoir emprunté ce fragment, aurait remplacé le nom de l'Éternel par une expression plus appropriée à l'idée que le grand public devait se faire de la prophétesse.

Ainsi, indépendamment des résultats que nous pourrions obtenir par l'analyse critique des textes, l'existence d'oracles sibyllins composés par des juifs est un fait acquis à l'histoire, et nous comprenons d'avance que ces pièces n'étaient pas nécessairement le fruit d'une industrie vaine et oiseuse, mais qu'ils pouvaient être un moyen de propagande religieuse. La recommandation du monothéisme, la critique de l'idolâtrie, une protestation énergique contre la démoralisation du monde païen, enfin l'annonce du jugement dernier et avec tout cela la glorification d'Israël, voilà le cercle d'idées dans lequel devait se mouvoir cette littérature, qui, tout apocryphe qu'elle est, peut très-bien revendiquer le titre de prophétique s'il nous est permis de prendre ce terme dans son sens large et primitif.

¹ *Antiqq.*, I, 4, § 3. Voy. ce passage dans un article sur Josèphe, insérée dans cette *Revue*, nouvelle série, IV, p. 298.

² Alexandre Polyhistor, cité par Cyrille d'Alexandrie, *C. Jul.*, I, p. 9. Eusèbe, *Chron.*, I, 4; comp. *Præp. evang.*, IX, 15. Theoph. *ad Autol.*, II, 45.

II.

Des faits non moins bien constatés et même beaucoup plus nombreux et plus palpables nous démontrent que dans cette sphère spéciale la solidarité du christianisme populaire et du judaïsme était tout aussi grande qu'à beaucoup d'autres égards. Les Sibylles hébraïques tendent la main aux Sibylles chrétiennes ; semblables les unes aux autres par leur costume, elles ne le sont guère moins par ce qu'elles enseignent, et, si l'on met à part le seul nom de Jésus et son histoire, le cercle d'idées religieuses parcouru par les sœurs cadettes est le même que celui de leurs aînées. Si celles-là se distinguent de leurs modèles par quelque chose, c'est, pour autant que nous pouvons en juger aujourd'hui, par leur nombre et leur fécondité. Car, à en juger par ce qui nous en reste, la faveur du public leur resta fidèle pendant des siècles, ou, si l'on aime mieux, le dilettantisme littéraire des chrétiens s'exerça plus longtemps, soit à servir les espérances messianiques, soit à exploiter la crédulité du grand nombre.

Ce qui nous frappe ici d'abord, ce n'est pas autant l'apparition de ces Sibylles chrétiennes elles-mêmes que le succès qu'elles eurent, même auprès des hommes de lettres et des théologiens de l'Église. Ces derniers, qui n'arrivèrent que bien tard à suspecter leurs titres, s'en emparèrent d'abord avec empressement et, hâtons-nous d'ajouter, avec une entière conviction, pour s'en servir à l'appui de la polémique engagée avec le paganisme. Et sans doute ils ne pouvaient en appeler à des témoins plus irrécusables, à des autorités plus imposantes. S'il était démontré que déjà dans les siècles les plus reculés des prophétesses, hautement reconnues comme telles par la Grèce et l'Italie, avaient proclamé l'unité de Dieu, la vanité des idoles, l'avènement de Christ, le jugement dernier, ce n'étaient donc point là des nouveautés, et l'une des principales raisons qu'on opposait à ces doctrines tombait de fait devant cette nouvelle espèce de prescription. En effet, c'est précisément chez les Pères apologistes que nous rencontrons de nombreuses citations tirées de ces Sibylles. Nous le répétons, ces auteurs étaient de bonne foi en s'appuyant sur

de pareils arguments, autrement ils les auraient laissés de côté; car s'ils avaient pu entrevoir qu'un examen critique arriverait à en dévoiler la faiblesse intrinsèque, ils auraient dû craindre aussi qu'ils ne fussent tournés contre eux-mêmes et leur cause, et ils se seraient bien gardés de s'en servir. Généralement leurs citations consistent en quelques vers isolés; quelquefois cependant on rencontre chez eux des morceaux plus longs, des fragments de quelque étendue. On voit même par la nature de leurs extraits, par la manière dont ils les introduisent, que la lecture des textes auxquels ils les empruntaient était pour eux une étude de prédilection et qu'ils y puisaient avec autant de zèle et d'ardeur qu'ils en mettaient à exploiter les prophéties messianiques de l'Ancien Testament ou à en découvrir de nouvelles jusque dans les plus simples récits de l'histoire d'Israël. On peut même dire que, dans la pratique, ces deux sources n'avaient pas la même valeur; les Sibylles étaient plus utiles que les prophètes en tant que les païens pouvaient moins récuser leur autorité. Aussi voyez quel cas ils en font tout le long du second siècle. Justin Martyr déclare que les chrétiens ont le courage de braver la loi inspirée par les démons et qui défend, sous peine de mort, la lecture des livres sibyllins¹. « Loin de nous conformer à cette loi, dit-il, nous venons vous faire connaître à vous aussi les révélations qu'ils contiennent. » Ailleurs il raconte au long l'histoire de la Sibylle et exalte l'excellence des choses que le monde peut apprendre d'elle². « Par une puissante inspiration, dit-il, elle nous instruit à l'instar des prophètes, et vous pourrez apprendre d'elle la vraie religion³. » — « De même que Dieu, dit Clément d'Alexandrie⁴, a donné des prophètes aux juifs, il en a suscité aussi parmi les Grecs. C'est ce que saint Paul lui-même, ajoute-t-il, proclame dans le livre intitulé : la

¹ *Apol.*, I, 44, p. 82. La loi à laquelle il fait allusion ne parlait pas des livres sibyllins comme il paraît le croire, mais elle défendait de s'enquérir, par des voies magiques ou de divination, des destinées de l'empereur.

² *Cohort. ad Græcos*, c. 37 s. γινώτε πόσων ὑμῖν ἀγαθῶν αἰτία ἐστίν, p. 36.

³ Ἔσται ὑμῖν βραδίως τὴν ὀρθὴν θεοσέβειαν παρὰ τῆς παλαιᾶς Σιβύλλης ἐκ δυνατῆς ἐπιτινοίας διδασκούσης μανθάνειν ταῦθ' ἅπερ ἐγγὺς εἶναι δοκεῖ τῆς τῶν προφητῶν διδασκαλίας (*ibid.*, p. 34).

⁴ *Strom.*, VI, 636. *Sylb.*, 761. *Potter* : καθάπερ... οὕτως καὶ ἐλλήνων.... προφήτας ἀναστήσας, *cell.*

*Prédication de Pierre*¹, en disant : Lisez la Sibylle, comme elle vous prêche le seul vrai Dieu et les choses futures ! » Nous ne finirions pas si nous voulions enregistrer tous les passages dans lesquels ces deux écrivains et leurs contemporains, Athénagore, Théophile d'Antioche, Tertullien, préconisent les oracles en question. Théophile surtout leur emprunte de longues tirades et en remplit des chapitres entiers de son traité apologétique. Il y a d'ailleurs une considération qu'il convient de ne pas perdre de vue quand on veut s'expliquer cette naïve confiance des Pères dans des écrits qu'à première vue tout le monde reconnaît aujourd'hui comme supposés. Le besoin de se défendre contre le reproche d'enseigner des choses nouvelles et étranges, contre ce *καινὰ δαιμόνια εἰσφέρειν* qui avait déjà coûté la vie à Socrate, les avait conduits à éplucher tous les auteurs classiques de la Grèce et à y chercher des textes qui contenaient, soit réellement, soit en apparence, des idées analogues à celles de l'Évangile, et cette étude avait en des résultats on ne peut plus surprenants, tant le nombre des passages ainsi mis à profit était considérable. Ces résultats, comme la méthode apologétique elle-même qui les avait obtenus, avait tellement familiarisé les Pères avec l'idée que la littérature grecque plaidait au fond la cause du monothéisme, que l'apparition des oracles sibyllins n'avait plus rien de surprenant pour eux, et, loin de jeter la défiance dans leur esprit, ces oracles ne pouvaient que se présenter comme le premier anneau d'une chaîne déjà refaite dans toute sa longueur.

Nous ne saurions dire quel effet ces arguments ont pu produire sur les lecteurs païens. Le fait est que le seul auteur de ce parti, appartenant à la même époque, qui se soit occupé d'une réfutation des chrétiens et dont nous connaissions encore un peu les raisonnements, n'en paraît avoir été que médiocrement touché, et, si tout ne nous trompe, il n'a pas été le seul de son avis. Du moins Origène rapporte que Celse a donné aux chrétiens le sobriquet de Sibyllistes²,

¹ C'est un livre qui date du commencement du second siècle et qui est perdu aujourd'hui.

² *Contra Celsum*, V, 64 : εἶπε δὲ τις εἶναι Σιβυλλιστάς· τάχα παρακούσας τινῶν ἐγκαλούντων τοῖς οἰομένοις προφήτην γεγονέναι τὴν Σιβύλλαν καὶ Σιβυλλιστάς τοὺς τοιούτους καλεσάντων.

et il s'explique ce fait en pensant que cet adversaire du christianisme, suivant en cela l'exemple déjà donné par d'autres auteurs, a voulu se moquer de ceux qui regardaient la Sibylle comme une prophétesse. Nous n'irons pas trop loin peut-être en supposant que ce surnom en devait dire plus et contenait déjà une accusation de fraude littéraire. Quoi qu'il en soit, l'engouement pour les Sibylles s'affaiblit de plus en plus à partir du troisième siècle. D'autres intérêts vinrent primer ceux de la polémique extérieure; les préoccupations au sujet de la fin du monde, avec tout ce qui tenait au chiliasme, furent refoulées sur l'arrière-plan et devinrent même suspectes à l'orthodoxie. Mais cela n'empêchait pas tout à fait la production de nouvelles compositions sibyllines, qui trouvaient toujours encore leur public et que les savants mêmes n'accueillaient pas avec trop de défaveur. Par Eusèbe et Sozomène nous savons que jusqu'au quatrième et même au cinquième siècle la méthode des anciens apologistes trouva des imitateurs et que des poèmes sibyllins plus récents que ceux qu'on avait exploités autrefois furent mis à contribution d'autant plus volontiers que leurs prétendues révélations étaient plus explicites. Cela prouve que l'usage moins fréquent qu'on en faisait n'était pas réglé et circonscrit par une critique plus intelligente; car de siècle en siècle la fraude devenait plus palpable, et sa grossièreté même, loin d'ouvrir les yeux aux amis du merveilleux, ne servait qu'à les fasciner plus irrésistiblement. L'Église latine, étrangère à cette fraude, n'en était pas moins la dupe, elle aussi. Nous avons déjà nommé Tertullien comme l'un des Pères qui invoquent le témoignage de la Sibylle. Parmi ses successeurs, le plus remarquable fut Lactance, l'élégant rhéteur de la cour de Constantin, véritable Sibyllomane, dans les ouvrages théologiques duquel il n'y a guère de page sans quelque oracle chrétien en hexamètres grecs. Saint Augustin même, quoique s'exprimant dans l'occasion avec quelques précautions oratoires, ne résiste pas toujours à la tentation de faire valoir à son tour ces témoignages si précis et si orthodoxes d'une vénérable antiquité. Il paraît même, d'après un passage sur lequel nous aurons à revenir, qu'il existait de son temps des essais au moins partiels et fragmentaires de traductions latines de ces oracles.

Rappelons en passant un fait qui ne rentre pas précisément dans notre sujet spécial, mais qui est trop curieux pour être passé sous

silence. Eusèbe¹ met dans la bouche de l'empereur Constantin une analyse détaillée de la quatrième églogue de Virgile traduite en vers grecs et commentée, selon la méthode allégorique de son siècle, de manière à faire parler le poète latin de l'avènement de Christ. Des lignes comme celles-ci :

*Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Jam redit et virgo, redeunt Saturnia regna;
Jam nova progenies cælo demittitur alto.
Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum
Desinet ac toto surget gens aurea mundo,
Casta fave Lucina....*

en parlant d'une vierge, d'un enfant naissant et d'un âge d'or à venir, suffisaient pleinement pour déterminer l'interprétation de la pièce entière sans qu'on jugeât nécessaire de mettre dans la balance les parties du texte qui ne se prêtaient pas au système. Et comme ces vers sont précédés du cet autre :

Ultima Cumæ venit jam carminis ætas,

c'était un fait désormais incontestable que Virgile avait puisé sa science chrétienne dans la Sibylle dont notre savant historien, comme nous le verrons plus tard, était occupé à démontrer l'authenticité.

III.

Comme aujourd'hui encore nous sommes en possession d'une grande collection de prétendus oracles sibyllins, collection dans laquelle nous retrouvons la plupart des vers cités çà et là par les anciens auteurs chrétiens, nous arrivons naturellement à nous demander si ces derniers avaient en main le même ouvrage que nous, ou s'il existe quelque autre rapport entre celui-ci et leurs citations? C'est seulement de nos jours que cette question a été débattue à la fois sérieusement et avec quelque succès; une critique savante et circonspecte a réussi à poser les jalons directeurs pour les recherches qui restent à faire, tout en montrant, par les résultats mêmes qu'elle a obtenus provisoirement et qui sont encore extrêmement divergents,

¹ *Constantini Or. ad SS. cætum*, c. 49 s.

que le dernier mot dans cette intéressante discussion n'est pas encore prononcé. Nous allons la reprendre à notre tour, en commençant, pour plus de clarté, par un résumé succinct de l'histoire littéraire du débat.

Le moyen âge latin, pour lequel les Sibylles n'étaient plus qu'un souvenir plus ou moins confus de l'antiquité, bien que le patronage des Pères ne lui permit pas de les oublier tout à fait, avait complètement perdu de vue les textes grecs de leurs oracles. Ce n'est pas à dire que les Sibylles elles-mêmes aient été oubliées. Pour établir la preuve du contraire, nous n'avons qu'à rappeler le fameux cantique latin dont le ton majestueux semble reproduire les teintes des plus beaux tableaux apocalyptiques :

*Dies iræ, dies illa
Solvat sæclum in favilla,
Teste David cum Sibylla.*

On pourrait même dire, d'après ces lignes, que les idées sibylliques prédominaient sur celles de la Bible au point de déteindre sur l'exégèse de cette dernière. Car, tandis que la destruction du monde par le feu se trouve prédite à plusieurs reprises par les Sibylles, il serait difficile de montrer un psaume qui eût proclamé la même fin. Et, quant à l'Orient même, le petit nombre de manuscrits de nos oracles, retrouvés jusqu'à ce jour, prouve qu'il ne s'y intéressait plus guère. Ce fut seulement vers le milieu du seizième siècle qu'un humaniste allemand, Sixt de Birken (Xystus Betuleius), auquel le hasard en avait mis un entre les mains, le fit imprimer à Bâle, en 1545. Le célèbre et malheureux Sébastien Chasteillon, dont le nom se rattache entre autres à l'histoire des traductions de la Bible, s'amusa à en faire une version en hexamètres latins, à laquelle il joignit plus tard le texte grec, dans une seconde édition (Bâle 1555). D'autres manuscrits, ayant été trouvés et collationnés par différents savants, on s'appliqua à donner au texte une forme plus châtiée et à l'illustrer par des notes qui, selon l'usage du temps, portaient presque exclusivement sur des faits de détail et des questions philologiques. C'est à cette catégorie qu'appartiennent l'édition de Jean Opsopœus (Paris 1589) plusieurs fois répétée, et surtout celle de Servatius Gallæus (Amst. 1689), dont les textes furent réimprimés dans plusieurs des

grandes collections des Pères , en dernier lieu encore dans la belle et précieuse *Bibliotheca Patrum* de Gallandi.

Dans toutes ces éditions les oracles sibyllins sont divisés en huit livres de très-inégale longueur, le sixième n'ayant pas trente vers, le troisième au delà de huit cents. Le texte est partout étrangement corrompu, la structure des vers en bien des cas complètement dénaturée, et les variantes, en partie évidemment arbitraires, sont tellement nombreuses que la critique aujourd'hui désespère de rétablir le texte primitif avec quelque chance de succès. Elle n'a d'ailleurs rien fait, depuis la première édition jusqu'à nos jours, qui ait réellement avancé la besogne; et les questions de critique historique et religieuse, qui devaient se présenter en foule aux lecteurs de ces singuliers monuments, n'ont pas été moins négligées que celles qui regardaient leur forme extérieure. Il était réservé à notre génération de reconnaître enfin leur importance relative, et, comme pour éveiller son attention et stimuler son zèle, de nouvelles découvertes vinrent bientôt, pour ainsi dire, récompenser les premiers efforts de la science, consacrés à un sujet si longtemps délaissé. Le célèbre préfet de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, plus tard de celle du Vatican, le cardinal Maï, trouva d'abord un quatorzième livre qu'il publia en 1817; ensuite les livres XI à XIII (Rome 1828); d'autres manuscrits jusque-là inconnus vinrent apparaître comme à point nommé dans diverses collections d'Italie, d'Allemagne et d'autres pays, et servirent de base à des publications plus critiques. C'est là l'origine des éditions de M. Alexandre (Paris 1841) et de M. Friedlieb (Leipzig 1852), dont la première est accompagnée de la traduction de Chasteillon revue et corrigée, la seconde d'une traduction en hexamètres allemands qui ont le seul tort de se rapprocher trop, dans leur forme, d'un original assez peu distingué à cet égard. Les deux auteurs ne se bornent pas à donner leurs soins à la critique du texte; ils y ajoutent aussi des dissertations très-savantes sur le contenu et l'origine des oracles eux-mêmes. Mais déjà antérieurement les recherches de la science s'étaient dirigées de ce côté-là, et l'on était arrivé à obtenir des résultats très-intéressants sur les différentes couches du texte superposées les unes aux autres, à y distinguer des éléments païens, juifs et chrétiens, à signaler les rapports de ces oracles à diverses époques de l'histoire politique, et à

constater l'importance qu'ils avaient pour nos études du développement des idées religieuses.

Nous avons déjà dit que le texte est dans un état de corruption à peu près incurable. Le nombre total des manuscrits qui nous sont accessibles aujourd'hui ne monte pas au delà d'une dizaine, dont aucun ne contient la collection entière (les livres IX et X n'ont pas encore été retrouvés du tout). Dans la plupart des cas la critique ne peut donc disposer que d'un très-petit nombre de témoins qui ne s'accordent guère entre eux et qui, dans mainte occasion, n'offrent plus même les moyens de scander les vers ou seulement de leur trouver un sens plausible. Les citations nombreuses qui se trouvent dans les ouvrages des Pères, pour autant qu'on peut les mettre en regard de nos textes, servent moins à corriger ces derniers qu'à nous convaincre plus positivement que cela n'est plus guère possible. Car par elles nous reconnaissons d'abord que notre collection actuelle présente des lacunes (ce qui est du reste amplement confirmé tant par l'état des manuscrits eux-mêmes que par l'exégèse), et surtout que les copistes ont dû se permettre, soit des négligences, soit des libertés qui déroutent toujours la critique. La science a fait son possible pour remédier à ces embarras qui l'arrêtent à chaque pas, et il faut convenir que la lecture des textes présente aujourd'hui moins de difficultés qu'autrefois, mais les éditeurs modernes sont les premiers à reconnaître que leurs succès sont très-limités¹.

La critique du texte est encore arrêtée par une circonstance toute particulière. Le langage dans lequel ces oracles sont écrits ne s'astreint ni à des formes grammaticales bien régulières ni à des règles de versification bien précises. Cela ne saurait nous étonner. Non-seulement nous avons ici affaire à des auteurs différents, séparés les uns des autres par des siècles, mais il est vraisemblable que plusieurs d'entre eux n'étaient pas d'origine grecque et ne connaissaient qu'imparfaitement l'idiome dont ils se servaient; il est certain que d'autres s'appliquaient à orner leur style plus ou moins incorrect de lambeaux poétiques empruntés à la littérature classique, de manière que leurs

¹Pour la critique du texte, voyez, outre les deux éditions les plus récentes et les commentateurs dont il sera question plus bas : Birger Thorlacius, *Libri sibyllistarum veteris ecclesiae crisi subjecti*, Copenh. 1815; R. Volkmann, *De libris sibyllinis*, L. 1853; Friedlieb, *De codd. sibyllinis manu scriptis*, Bresl. 1847.

élucubrations, par elles-mêmes déjà étrangères au génie hellénique, présentent des bigarrures quelquefois assez singulières. On y rencontre surtout les formes homériques, des phrases entières, des reminiscences de toute espèce ramassées dans un auteur dont les vers, durant toute la période alexandrine, étaient dans la bouche de tout le monde, et qui était, à vrai dire, pour les Grecs de cette époque, la base de l'instruction publique. Outre Homère, d'autres auteurs grecs ont été mis à contribution par les fabricants d'oracles, quoique dans des proportions beaucoup moins sensibles. On a signalé des vers, des expressions, des tournures appartenant originairement à Hésiode, à Euripide, au faux Orphée, à d'autres encore¹. Mais de la présence de ces paillettes on aurait tort de conclure que nos poèmes sibyllins doivent compter parmi les monuments de la littérature classique. Elles ne sont qu'attachées superficiellement sur une robe qui porte en maint endroit la couleur très-authentique et très-bien reconnaissable des Septante. On comprend que les sujets traités, les idées religieuses d'origine judaïque, les prédictions relatives aux choses finales, devaient déteindre sur le style et amener ainsi un pot-pourri d'éléments disparates qui pouvaient d'abord tenter la hardiesse correctrice de copistes plus ou moins lettrés, et qui aujourd'hui encore doivent souvent désorienter la critique philologique.

IV.

Les premiers éditeurs des oracles sibyllins ne se prononcèrent pas catégoriquement sur l'âge et l'origine qu'ils leur attribuaient. L'opinion publique, préoccupée alors d'intérêts beaucoup plus graves, n'était pas disposée à les accueillir avec l'attention de la faveur, et il fallait presque des efforts pour faire remarquer des documents pour l'appréciation desquels on n'avait encore aucun critère suffisant et qui ne se rattachaient par aucun bout aux grandes questions qui agitaient la société contemporaine. Lorsque, un siècle plus tard, les premières autorités de la philologie classique et de la critique historique, les Casaubon, les Cappel, les Scaliger, les Dodwell, les

¹ Comparez, outre Thorlacius et Volkmann, J. Floder, *Vestigia poëseos homericæ et hesiodicæ in orac. sibyllinis*. Ups. 1770.

Blondel et d'autres, se prononcèrent sur la question, soit occasionnellement, soit dans des écrits spéciaux¹, il fut assez généralement reconnu que ces prétendus oracles, loin de remonter à la plus haute antiquité, portaient le cachet de cette même fabrique chrétienne, si riche déjà à d'autres égards en produits d'une industrie littéraire fort sujette à caution. Mais on n'entra pas plus avant dans la discussion des faits; on se contentait de supposer que ce pouvait bien être la sphère du montanisme qui aurait donné naissance à des prédictions si abondamment saturées d'idées apocalyptiques. Un savant distingué de la même époque, Vossius², fut le premier à penser que notre collection est due originairement à divers auteurs qui auraient écrit depuis la fin du second siècle jusqu'au delà de l'époque de Constantin. Mais ni lui ni les littérateurs qui partagèrent son opinion en la modifiant de manière ou d'autre³, ne se donnèrent la peine de prouver cette thèse par une analyse détaillée des textes. Son célèbre homonyme⁴, qui le suivit de près, prétendit que nos livres sibyllins sort dus à des écrivains juifs, et cette supposition, qui n'est pas absolument erronée, donna lieu à une controverse très-animée à laquelle prit surtout part notre illustre compatriote Richard Simon⁵. L'insuffisance d'une critique qui ne traitait pas son sujet à fond, mais qui se contentait de formuler ses arrêts d'une manière générale et presque dictatoriale, ne manqua pas de provoquer l'effet contraire de celui qu'elle voulait produire, ou du moins de légitimer en apparence une réaction favorable aux oracles si cavalièrement jugés. Déjà Érasme Schmid, professeur de littérature grecque à Wittenberg, au commencement du dix-septième siècle, en avait pris la défense⁶;

¹ Dav. Blondel, *Des Sibylles célébrées tant par l'antiquité païenne que par les SS. Pères*. Charenton 1649.

² Gerh. Jo. Vossius, *De poetis graecis*, cap. I (1634). Comp. Jo. Marck, *De carminibus sibyll. dissp. acad.*, 1682.

³ J. Reiske, *Exercitt. de oracc. sibyllinis*, L. 1688. Jortin, *Remarks on eccles. history*, Lond. 1731, t. I, p. 283 ss. Corrodi, *Gesch. des Chiliasmus*, 1791, t. II, p. 333 ss.

⁴ Isaac Vossius, *De sibyll. oraculis*, Oxf. 1680.

⁵ *Disquisitiones criticae*, Lond. 1684. On peut voir par cet ouvrage comment les questions critiques se traitaient alors. R. Simon y parle de *omni re scibili* et rend à Voss avec usure les impertinences que celui-ci ne lui épargnait pas; mais ce dont il est le moins question, ce sont les Sibylles.

⁶ *Orationes tres de oraculis sib.*, Vit. 1618.

d'autres le suivirent, en reconnaissant leur authenticité soit absolue, soit partielle¹. A cet effet ils faisaient valoir tantôt l'autorité des Pères, tantôt le témoignage de Josèphe; ils s'appuyaient même sur la prétendue déclaration de l'apôtre Paul dont nous avons parlé plus haut. En général, à ce point de vue, on confondait l'ancienneté relative de certaines parties de notre collection avec l'authenticité proprement dite. Cependant cette opinion plus favorable ne gagna pas de terrain et ne parvint pas à sauver une cause déjà perdue. Elle exerça si peu d'influence que les historiens ecclésiastiques les plus distingués ne prirent pas même la peine d'approfondir la question et se bornèrent à formuler leur jugement d'une manière générale, avec une tendance marquée à renvoyer aux sectes dissidentes, aux gnostiques, aux chiliastes, l'honneur plus ou moins équivoque de revendiquer les droits d'auteur.

De nos jours enfin² ces procédés sommaires firent place à une investigation plus sérieuse. Après le Danois Thorlacius, dont nous avons déjà cité l'ouvrage, ce fut surtout Bleek³ qui fit faire un grand pas à l'étude de la littérature pseudo-sibyllique. Les deux auteurs suivirent le texte pas à pas, cherchant à lui arracher le secret de son origine; tous les deux arrivèrent à le décomposer en un nombre très-considérable de fragments sans liaison, leur point de vue critique les conduisant à relever les moindres traces d'incohérence et à négliger les indices des rapports de connexité. Leurs résultats différaient cependant beaucoup relativement aux détails, en ce que Bleek marquait souvent autrement que son prédécesseur les coupes du texte et qu'il arriva à reconnaître des éléments d'origine païenne et judaïque à côté des fragments chrétiens, tandis que Thorlacius nia la présence des deux premières catégories. Mais à force de scinder les textes, à

¹ Rob. Boyle, *De Sibyllis*, 1664. Petr. Petit, *De Sibylla*, L. 1686. Nehring, *Deutsche Uebersetzung*, etc., 1702. *Vertheidigung der sibyll. Prophezeiungen*, 1720, etc.

² Une dissertation de Fréret, sur les recueils de prédictions écrites qui portaient le nom de Musée, de Bacis et de la Sibylle, insérée dans les *Mémoires de l'Acad. des inscr.*, t. XXIII, ne parait pas avoir été remarquée en Allemagne. Nous ne l'avons trouvée citée nulle part. L'auteur ne voit dans notre collection qu'une compilation sans ordre de morceaux détachés.

³ *Ueber die Entstehung und Zusammensetzung der in acht Büchern erhaltenen Sammlung sib. Orakel* (*Berliner theol. Zeitschrift.*, 1819, I, II).

la moindre apparence d'une interruption dans la suite des pensées ou des images, apparence qui ne pouvait pas être trop rare dans des poésies affectant les allures des visions prophétiques, la critique ne parvint pas à se faire une idée nette et naturelle, soit de la composition primitive des pièces originales, soit du travail d'assemblage qui dut les façonner ultérieurement. Les auteurs qui suivirent Bleek ne firent pas beaucoup avancer la science à cet égard, mais ils commencèrent à s'intéresser davantage à l'étude des idées religieuses consignées dans les livres sibyllins, et rattachèrent ainsi ces recherches spéciales au grand ensemble des études historiques actuelles dont le centre est l'Église naissante et sa littérature¹. Les plus récents éditeurs des textes, MM. Friedlieb et Alexandre, modifièrent beaucoup les procédés critiques de Bleek et par suite aussi les résultats constatés par ce dernier; mais ce fut surtout M. Ewald² qui fit faire un immense progrès à la critique en s'appliquant à reconstituer des œuvres d'ensemble là où ses devanciers n'avaient vu que des fragments incohérents, et à faire ainsi la contre-épreuve de cette analyse rigoureuse des détails qui avait naguère pris à tâche de défricher un terrain encore hérissé d'épines.

En traitant ici ce sujet à notre tour, notre intention n'est pas de faire connaître en France les opinions plus ou moins divergentes de nos voisins; nous croyons pouvoir offrir à plus d'un égard des résultats nouveaux, fruit d'un travail indépendant; et nous demandons la permission de les exposer sans entrer dans une discussion contradictoire avec les savants qui peuvent avoir émis des jugements différents. Nous ferons remarquer seulement que nous aussi nous sommes persuadé que notre collection sibylline ne se compose pas d'une infinité d'oracles fragmentaires ramassés au hasard et jetés pêle-mêle les uns après les autres. Nous aussi nous tâcherons de prouver qu'il y a là ni plus ni moins qu'un recueil de poèmes, presque tous apocalyptiques, peu nombreux au total, et en partie con-

¹ Lücke, *Einkl. in die Offenb. Joh.*, 2^e éd., 1852. — Avant lui déjà Thorlacius avait écrit un mémoire inséré dans le 1^{er} volume des *Miscellanea* de Copenhague: *Conspectus doctrinæ christianæ qualis in libris Sibyllistarum continetur*, 1816. Comparez aussi, pour ce qui tient au judaïsme: Gfroerer, *Philo und die alex. Theosophie*, II, p. 121 ss. Hilgenfeld, *Jüdische Apokalypitik*, 1857.

² *Ueber Entstehung, Inhalt und Werth der sibyllinischen Bücher*. Gœtt. 1858.

servés dans une parfaite intégrité, ou du moins avec des lacunes assez faciles à reconnaître et assez peu gênantes pour l'intelligence de l'ensemble. Mais sur plusieurs points très-essentiels notre travail de reconstruction, ainsi que notre critique historique, aboutira à des résultats différents de ceux obtenus par celui de nos prédécesseurs dont nous nous rapprochons le plus, en ce qui concerne la marche de nos opérations. Ensuite nous insistons ici sur un autre point qui nous sépare de la plupart de nos devanciers. Selon ceux-ci les divers auteurs sibyllistes auraient mis à profit d'anciens oracles païens et les auraient insérés dans leurs propres compositions pour donner à celles-ci plus de crédit. Dans cette catégorie on range surtout les nombreuses prédictions menaçantes adressées à différentes villes ou contrées. Cette supposition nous paraît absolument erronée et surtout peu naturelle. Elle repose d'ailleurs sur un préjugé exégétique que nous ne partageons pas. Les commentateurs s'obstinent à voir dans ces menaces des allusions à des faits historiques plus ou moins anciens, et se confondent en regrets de ce qu'ils n'ont pas les moyens de les vérifier et de donner ainsi à l'interprétation des textes une base plus solide. Ces regrets nous sont étrangers. Nous ne nous arrêtons pas à feuilleter les annales du monde pour y trouver les catastrophes, les malheurs, les bouleversements généralement extraordinaires, si ce n'est miraculeux, dont parlent nos poètes ; nous n'y voyons que des tableaux prophétiques faisant partie de la grande galerie des visions qui sont partout la chose essentielle dans ces poèmes, la grande préoccupation des auteurs. Les Sibylles païennes ne sont pour rien dans cette littérature ; hormis leur nom, nous n'y découvrons point de trace de leur existence ou de leur activité. Quant aux explications de détail, il reste malheureusement encore trop d'obscurités dans les textes pour qu'il nous fût permis de relever d'avance celles que nous croyons avoir réussi à faire disparaître.

V.

Nous commencerons notre analyse par le *troisième* livre, lequel, de l'avis unanime des interprètes modernes, contient les parties les plus anciennes de toute la collection. On ne s'accorde pas aussi générale-

ment sur l'époque précise de sa composition, ni surtout sur la question d'unité. Il y a des auteurs qui ne voient ici qu'un assemblage d'éléments hétérogènes et qui s'appliquent de préférence à les séparer et à les distinguer ; il y en a d'autres qui y reconnaissent tout au plus des interpolations de détail, ou qui supposent que le poète lui-même a pu insérer dans son texte des fragments plus anciens. Nous croyons qu'une étude approfondie conduira à des résultats assez positifs, et si nous réussissons à les rendre évidents, nous serons dispensé en même temps de discuter les opinions opposées.

Nous tâcherons de démontrer d'abord que la masse principale du livre (v. 97-817) est un poème unique, arrondi, même jusqu'à un certain point artistement disposé, sans lacune, mais tronqué au commencement, et composé par un juif alexandrin vers le milieu du second siècle avant notre ère. Esquissons rapidement le contenu de cette pièce et arrêtons-nous surtout aux indications historiques qu'elle fournit et à tout ce qui peut nous faire connaître les tendances religieuses de l'auteur.

A l'entrée nous rencontrons un récit rétrospectif des faits primordiaux de l'histoire, lequel, dans l'état actuel du texte, commence par la construction de la tour de Babel et la dispersion des peuples. C'était la dixième génération depuis le déluge. A cette époque régnèrent Kronos, Titan et Iapetos, fils d'Ouranos et de Gæa, dont les querelles, nourries surtout par l'ambition de Titan et de ses fils qui voulaient anéantir les fils de Kronos, furent la première origine des guerres parmi les hommes. Le mythe, bien connu par la littérature classique, est ici tout autrement raconté que dans Hésiode; les personnages qui y jouent un rôle sont considérés comme des rois mortels, car il est dit que les parents qui donnèrent le jour aux trois rois reçurent le nom du Ciel et de la Terre parce qu'ils étaient les meilleurs des hommes (v. 113) :

οὐνεκα οἱ προφέριστοι ἔσαν μερόπων ἀνθρώπων.

D'après cela il nous est impossible d'admettre, avec quelques critiques, que l'auteur ait ici intercalé un fragment tiré d'une théogonie païenne. C'est lui au contraire qui, d'après une théorie qui commençait à prévaloir à cette époque, aura changé en histoire de rois les mythes religieux de l'antiquité, pour les dépouiller en même temps

de leur valeur traditionnelle et les remplacer d'autant plus facilement par les doctrines monothéistes qu'il s'apprête à prêcher. Comme hommes mortels, ces anciens rois finirent naturellement par disparaître de la scène du monde; ils furent remplacés par les dynasties qui fondèrent les grands empires et dont la succession est ici brièvement récapitulée. L'auteur nomme (v. 159-161) l'empire des Égyptiens, ceux des Perses, des Mèdes, des Éthiopiens, de Babylone, des Macédoniens, celui d'Égypte pour la seconde fois (des Ptolémées), enfin celui de Rome.

Après cet exorde présenté sous la forme narrative, la Sibylle se déclare chargée de prédire l'avenir. Comme ses prédictions vont reprendre les faits de bien haut, il faut convenir que dans la rédaction du morceau précédent le poète a oublié le rôle qu'il jouait, et qu'il a fait preuve d'une grande maladresse. Mais il sera toujours plus naturel d'admettre une pareille négligence dans le plan et le style du poème que de le dépecer en fragments sans liaison et sans portée, partout où la contexture est moins apparente ou moins parfaite. A leur tour, les prédictions qui suivent ne forment pas un ensemble continu et progressif, dans lequel l'ordre chronologique serait sévèrement observé. Il y a au contraire des répétitions, dans ce sens que les faits sont groupés, non d'après la loi du synchronisme, mais plutôt d'après une certaine connexité intérieure, comme cela se dessinera plus nettement par la suite de notre analyse. Le poète marque lui-même les points d'arrêt ou de reprise, en faisant chaque fois dire à la Sibylle qu'elle va commencer une nouvelle série d'oracles. Nous pourrions dire peut-être que le poème entier se divise en plusieurs chants plus ou moins longs, débutant chacun par une courte introduction.

La première série d'oracles (v. 162 et suiv.) ne s'occupe pas en détail de tous les empires mentionnés. L'auteur n'en signale ici que trois, ceux-là précisément qui, au point de vue moderne même, sont les plus importants pour la marche générale de la civilisation, et dont le premier ne comptait pas même dans la nomenclature précédente. C'est celui de Salomon qui, à l'en croire, comprenait toute l'Asie occidentale et la Perse, exagération qui nous fait voir combien la tradition populaire a pu altérer les faits historiques. Puis vient l'empire des Grecs de Macédoine, signalé par sa corruption morale

et son despotisme oppresseur et guerrier; enfin il en paraîtra un troisième, blanc et ayant beaucoup de chefs (λευκή και πολύκρανος, v. 176), venant de la mer Hespérienne et faisant la terreur des rois. Il était impossible de décrire mieux en si peu de mots la puissance romaine, à l'époque où le sénat (*togati patres*) commençait à s'immiscer dans les affaires d'Orient et où les rois, l'un après l'autre, en Grèce, en Asie, en Syrie, en Égypte, succombaient à la tactique des légions ou acceptaient la loi des fiers patriciens qu'on accreditait à leurs cours. Cet état des choses durera jusqu'au septième roi d'Égypte de race grecque (v. 192) :

ἄχρι πρὸς ἑβδομάτην βασιλεῖδα ἧς βασιλεύσει
Αἰγύπτου βασιλεὺς ὃς ἀφ' Ἑλλήνων γένος ἔσται.

Comme il y a eu des rois d'Égypte de race grecque bien au delà du septième, et que l'état des choses, loin de changer après celui-ci, ne fit qu'empirer dans le sens de l'agrandissement de la puissance romaine, il est dès ce moment évident que l'auteur lui-même a été contemporain de ce septième roi et il faudra seulement chercher à le déterminer d'une manière plus précise. En commençant la série des rois grecs d'Égypte par Ptolémée Soter, le septième serait celui que le peuple surnomma Physcon, le Ventru, un tyran odieux, associé d'abord au trône en 171 pendant la captivité de son frère Philométor, puis régnant seul après la mort de ce dernier, depuis 146 jusqu'à 117. Mais on peut aussi compter Alexandre-le-Grand lui-même (comme nous verrons plus loin que les Sibyllistes comptent Jules-César comme premier empereur romain), alors le septième roi serait Philométor. Notre passage à lui seul ne suffit pas pour décider notre choix, mais nous en trouverons d'autres plus significatifs.

C'est à l'occasion de ce septième roi que l'auteur vient à parler des Juifs. A cette époque, dit-il, le peuple de Dieu, destiné à servir de guide à tous les mortels, sera de nouveau puissant. Or, on se rappelle que l'insurrection des Juifs contre la domination des Séleucides n'aboutit à fonder l'indépendance et même à jeter de l'éclat au dehors que sous l'administration de Jonathan (152-143), dont le successeur, Simon, parvint enfin à une position parfaitement solide (143-135). Il est difficile de choisir entre ces deux époques, d'autant

plus que l'auteur ne voyait les affaires de Palestine qu'à distance. Toujours est-il que cette seconde allusion aux événements contemporains s'accorde avec celle que nous avons rencontrée plus haut. On voit aussi à cet endroit que c'est sur le peuple juif que se concentre l'intérêt du poème. La Sibylle se demande pourquoi Dieu la pousse à prophétiser sur lui, et après avoir rapidement résumé l'histoire des deux principaux empires, des Titans et des Grecs, elle dit qu'un autre ordre de choses va commencer (l'ère messianique), mais qu'elle doit d'abord en reprendre les origines de plus haut. Et elle se met à raconter l'histoire des Juifs (v. 213 et suiv.).

Elle fait d'abord un éloge pompeux de ce peuple, tant négativement en vue de son aversion pour les pratiques et les usages du polythéisme, que positivement, en énumérant ses vertus morales et sociales. Ensuite elle parle de la sortie d'Égypte, du séjour dans le désert, de Moïse et de sa législation, de la destruction du premier temple, de l'exil de Babylone amené par la désobéissance, de la dispersion, enfin de la restauration due à Cyrus et à ses successeurs (v. 286 et suiv.). Tout ce morceau, qui ne fait que versifier des faits bien connus, ne donne lieu à aucune observation, à moins qu'on ne veuille chicaner le poète sur le droit qu'il s'arroge d'idéaliser par-ci, par-là, les événements et surtout de peindre en beau les hommes et les choses. Plusieurs interprètes veulent voir dans le roi dont il est parlé à la fin et qu'on dit envoyé du ciel pour juger les hommes avec le fer et le feu, non point Cyrus, mais le Messie. La première partie de la prophétie se trouverait avoir ainsi une fin plus convenable. Tout de même nous ne saurions partager cette manière de voir. Car, en disant qu'une *race royale non abattue* commencera la restauration du temple et que tous les rois de Perse l'aideront de leur or et de leur airain, nous ne pouvons y voir que Zorobabel venant avant ces rois, et non le Messie devant venir après eux.

A ce point (v. 294) l'auteur laisse tomber tout à coup le fil de sa narration prophétique. Sans parler de l'avènement des Grecs et des persécutions d'Antioche-Épiphanes, il s'engage dans une tout autre suite d'idées ou plutôt de visions. Un nouveau chant commence; la Sibylle reprend haleine et débite une longue série de prophéties spéciales contre les pays païens. La transition peut paraître naturelle si l'on considère qu'elle commence par Babylone, ville dont la destinée

se présentait facilement à l'esprit au moment où il venait d'être question de Cyrus. Il ne faut pas croire cependant que les menaces lancées ici contre les lieux fauteurs de l'idolâtrie soient la traduction poétique des faits réels de l'histoire. Au contraire, et à peu de chose près, les tableaux sont tout à fait fantastiques, et si nous ne nous trompons pas sur les intentions de l'auteur, les scènes qu'il dépeint appartiennent essentiellement à l'avenir et forment le premier acte du drame final. Il y a là cependant des éléments assez curieux pour mériter d'être relevés à part.

Après Babylone, nommée en premier lieu comme objet de la vengeance divine, c'est le tour de l'Égypte, dont la fin (καὶ τότε πάύση, v. 318) arrivera sous la septième génération de ses rois. L'épée qui doit passer par le milieu du pays pourrait à la rigueur être une allusion aux guerres civiles entre les deux frères dont nous avons parlé; mais cette explication est sans doute hors de propos. Le pays fabuleux de Gog et de Magog, que l'auteur place en Éthiopie, et la Lybie, à laquelle est joint ici tout l'Occident, seront également châtiés comme ayant pris part à la destruction du temple. Comme tout le poème fait de nombreux emprunts aux prophètes de l'Ancien Testament, des passages comme Ézéch. XXXVIII, 5, suffisent pour expliquer l'origine d'une pareille assertion. Une comète apparaîtra au couchant, le Tanaïs changera son lit, de nombreuses villes d'Europe et d'Asie, parmi lesquelles il y en a aussi que la géographie ne connaît pas, seront englouties¹, Rome sera tributaire de l'Asie et rendra le triple de ce qu'elle avait ravi, et la paix et le bonheur seront rétablis sur la terre.

Mais le poète ne s'arrête pas exclusivement à cette double perspective de catastrophes et de félicité; le temps présent, gros de ré-

¹ Leur sort est en partie déterminé par des saillies philologiques de la force de celle-ci (v. 363) :

ἔσται καὶ Σάμος ἄμμος, ἐσεῖται Ἀῆλος ἄδηλος
καὶ Ρώμη ῥύμη....

Déjà plus haut le nom du fils aîné de Kronos, Δις, avait été dérivé de ce qu'on l'avait *envoyé* en Crète, διεπέμφθη (v. 141)!! Ailleurs (III, 26) un autre poète nous révèle que le premier homme a été nommé Adam pour que son nom représentât les quatre points cardinaux :

Ἀντολίην τε Δύσιν τε Μεσημβρίαν τε καὶ Ἀρχτον.

volutions, le préoccupe de nouveau, du moins pour quelques instants. Dans un passage mémorable (v. 381-400) il rappelle la conquête de l'Asie par Alexandre de Macédoine, puis il parle d'un homme farouche et ardent qui viendra subjuguier l'Asie et l'inonder de sang. « Mais il périra à son tour, et sa race sera exterminée par la famille de ceux qu'il avait voulu détruire lui-même. Il laissera un rejeton, mais l'exterminateur le retranchera du nombre des dix cornes et mettra une autre souche à la place. Il coupera le vaillant père de la famille royale et sera tué lui-même par les fils favorisés par Mars, et alors régnera une corne qui aura poussé à côté des autres » (v. 396 et suiv.):

....βίξαν ἴαν γε διδοὺς ἦν καὶ κόψει βροτολογὸς
 ἐκ δέκα δὴ κεράτων, παρὰ δὲ φυτὸν ἄλλο φυτεύσει.
 κόψει πορφυρέης γενεῆς γενετῆρα μαχητὴν
 καὐτὸς ἀφ' οὐῶν, ὧν ἐς ὁμόφρονα αἰσίαν ἄβρης,
 φθειται, καὶ τότε δὴ παραφυόμενον κέρασ ἀρξει.

Sans nous arrêter aux autres explications qui ont été proposées pour ces vers obscurs, nous déclarons que la seule admissible est celle qui voit dans le *roi farouche*, dont la famille sera exterminée par celui qu'il avait voulu ruiner, Antioche-Épiphanes, usurpateur du trône qui appartenait à son neveu Démétrius, et dont le fils Antiochus-Eupator périt en 162, à l'âge de onze ans, quand Démétrius put enfin s'emparer du pouvoir. Jusqu'ici tout est clair, mais dans les vers que nous venons de transcrire, l'application des termes énigmatiques aux personnages que l'histoire met en scène n'est pas parfaitement sûre. Le plus simple serait de voir dans le *rejeton* (βίξα) ce même enfant Eupator; alors l'*exterminateur* (βροτολογὸς) serait Démétrius, et l'*autre souche* (φυτὸν ἄλλο) serait le fils de ce dernier, qui *plus tard* régna sous le nom de Démétrius II. Mais de cette manière les trois dernières lignes restent inexplicables. Nous préférons donc voir dans l'exterminateur le faux Alexandre (Balas) qui se fit passer pour un fils d'Épiphanes, vainquit et tua Démétrius I^{er} et fut tué à son tour par Démétrius II. L'*autre souche* serait alors précisément le roi étranger à la famille des Séleucides. La mort de Balas arriva en 146, dans la même année que celle de Philométor d'Égypte, coïncidence que nous ne perdrons pas de vue. Quant aux dix cornes, l'auteur a pris évidemment cette désignation allégorique des Séleu-

cides dans le prophète Daniel (VII, 7 et suiv.), mais en changeant l'application historique de l'image en vue des événements qui n'étaient plus les mêmes que ceux qui avaient inspiré l'auteur de l'Apocalypse-modèle. Démétrius I^{er} étant en effet le dixième des rois Séleucides, on peut dire que Balas le retrancha du nombre des dix cornes. Mais évidemment alors l'autre corne qui doit pousser à côté et qui ne doit venir qu'après la mort de Balas, doit être un nouveau prétendant étranger à la dynastie légitime. On est ainsi amené à descendre jusqu'à l'époque de Tryphon, qui, à partir de l'an 144, régnait comme tuteur du fils de Balas, qu'il fit bientôt mourir pour se mettre à sa place. Si cette déduction est fondée, nous aurons établi en même temps que notre poème n'a été composé qu'après l'an 146 av. J. C., et que le septième roi d'Égypte est Physcon et non Philométor.

Cette digression ne paraîtra pas déplacée du tout, si l'on veut se rappeler que les révolutions présentes et réelles devaient conduire une imagination remplie d'idées apocalyptiques à pronostiquer une fin prochaine du cours régulier des choses et l'intervention directe et vengeresse de Dieu. Plusieurs fois déjà nous avons retrouvé cette mémorable année 146 av. J. C. marquée par tant d'événements extraordinaires comme celle à laquelle doit se rattacher de plus ou de moins près la prophétie sibylline que nous analysons en ce moment. Et voilà que tout au bout de ce chant (v. 485 et suiv.) il est question de Carthage et de Corinthe comme devant également être frappées par la verge de la guerre. Or, on sait que ces deux villes furent détruites par les Romains dans cette même année 146.

Pour le moment, l'auteur reprend le cours de ses prédictions menaçantes. C'est le tour de la Phrygie et d'autres villes et pays, pour la plupart groupés autour de la mer Égée, et dont les destinées sont peintes avec des couleurs dont nous aurions bien de la peine à rassembler les éléments dans les annales des guerres du deuxième siècle, si riches pourtant en horreurs et en catastrophes de toute espèce. Il nous semble toujours plus naturel de voir là, comme plus haut, non des allusions à des faits positifs, mais des prédictions apocalyptiques, fondées peut-être sur des exagérations de la réalité. Nous ne croyons pas devoir interpréter autrement ce qui est dit de l'Italie (v. 464), qui doit souffrir, non par une guerre étrangère, mais par un conflit domestique. On veut qu'il soit question ici, soit des

Gracques, soit des temps de Sulla ; mais cela nous conduirait beaucoup trop loin. S'il faut absolument de l'histoire au fond de toutes les prédictions, la domination de Rome sur l'Italie doit suffire. Cependant, parmi ces diverses localités, il y a aussi la ville de Troie, qui est menacée de ruine par un rejeton de Sparte, mais consolée par la perspective de sa gloire posthume. Ici le point de vue idéal est positivement abandonné, et l'auteur, se plaçant plutôt à celui de l'antique prophétesse, parle de la guerre de Troie par un motif tout spécial. Voici ce qu'il fait dire à la Sibylle : « Un vieillard aveugle, s'emparant de mes vers et de mes livres, racontera la guerre d'Ilion d'une manière mensongère en faisant intervenir les dieux. » Dans ce passage, qui n'a rien à faire avec les préoccupations eschatologiques du reste, l'auteur juif veut d'abord justifier les nombreux emprunts qu'il fait lui-même à Homère, ensuite ravalier le poète dont la lecture, à cette époque, entretenait encore chez les classes lettrées un certain attachement à la religion mythologique, intérieurement déjà détruite par la philosophie, et peut-être aussi insinuer que ce qu'il y avait de beau et de vrai chez les Grecs n'était au fond qu'un plagiat commis aux dépens de la révélation mosaïque. Cette dernière idée a été beaucoup caressée par les Pères.

Le nouveau chant, qui commence au v. 489, reprend d'abord la suite des prédictions spéciales en annonçant successivement la ruine de la Phénicie, de l'île de Crète, de la Thrace et d'autres pays encore. L'auteur arrête bientôt ses regards sur la Grèce. Un peuple barbare (les Romains) la dévastera et la réduira en servitude. La fin de la ligue achéenne et la réduction de la Macédoine et de l'Achaïe en provinces romaines —

δούλειος δ' ἄρα ζυγὸς ἔσσεται Ἑλλάδι πάση (v. 537)

s'offrent ici tout naturellement à nos souvenirs pour expliquer la pensée du texte.

Mais cette description, plus détaillée que les précédentes, est surtout intéressante parce qu'elle sert de transition aux révélations directement eschatologiques de l'auteur. C'est à cause de son idolâtrie, de son adoration d'hommes morts¹, que la Grèce subit son triste sort.

¹ Voyez ce que nous avons dit plus haut sur les Titans et les Kronides.

Qu'elle se convertisse donc et porte ses offrandes au temple du vrai Dieu, alors elle recouvrera la paix et la liberté. Oui, est-il dit, il viendra un temps où une génération d'hommes pieux et saints adorera le vrai Dieu après avoir brisé les idoles, et aura horreur des vices dont se souillent tous les autres peuples. Cela aura lieu quand (v. 608 et suiv.) un nouveau (νέος) roi d'Égypte, le septième de la dynastie grecque, occupera le trône, et qu'un grand roi d'Asie, un aigle impétueux, viendra couvrir le pays de ses armées et ravir ses trésors. Que le septième roi soit ici Philométor ou Physcon, toujours est-il que le roi d'Asie ne peut être qu'Antioche-Épiphanes, qui envahit l'Égypte à plusieurs reprises depuis l'an 172. Mais comment l'auteur peut-il rattacher la conversion des Égyptiens à des événements aussi anciens, lui qui vit et écrit vingt-cinq ans plus tard, sans l'avoir vue réalisée? On ne s'étonnera pas d'apprendre que ce passage a décidé plusieurs exégètes à fixer la rédaction du poème à une époque moins récente que celle que nous avons adoptée plus haut. Il y en a qui traduisent pour cela même νέος, un *jeune* roi. Cependant nous ne croyons pas que notre opinion soit insoutenable en face de ce texte. Le fait est que les exhortations pressantes par lesquelles l'auteur engage les païens à se convertir, s'étendent depuis le v. 545 jusqu'au v. 651, de manière que les quelques vers cités tout à l'heure s'y perdent pour ainsi dire; elles constituent, à tout prendre, le véritable but pratique de tout le poème, et l'auteur pouvait bien profiter des cruelles épreuves subies par sa patrie sous le triste règne de deux rois continuellement en désaccord, si ce n'est en guerre ouverte, entre eux ou avec l'étranger, pour les signaler comme un symptôme de plus du grand changement qui est devenu chez lui une idée fixe.

Enfin, Dieu enverra de l'Orient un roi qui ramènera la paix sur la terre et rendra le bonheur au peuple de Dieu. La personne de ce roi n'est pas l'objet d'une description plus précise, et le seul v. 775 qui le caractérise plus particulièrement :

οὐδὲν γὰρ καλέουσι βροτοὶ μέγαλοιο θεοῖο,

est généralement reconnu pour une interpolation par des motifs tirés à la fois du contexte et du silence des auteurs qui citent ce qui précède immédiatement. Les rois se coaliseront contre les fidèles et

viendront assiéger leur ville et son temple ; mais le feu du ciel et des épées flamboyantes tomberont sur eux et une pluie de soufre et une grêle épouvantable les achèveront , et les fidèles pourront se chauffer pendant sept ans avec les armes que leurs ennemis auront laissées sur la place. Désormais le culte du vrai Dieu dominera sur la terre et avec lui le bonheur de tous ses adorateurs. Les bêtes féroces mêmes seront apprivoisées (Ês. XI), et un seul temple réunira tous les mortels. Nous n'avons pas besoin de nous arrêter aux détails de cette péroration , comparativement très-étendue ; elle ne dépasse guère les conceptions des anciens prophètes.

En terminant , la Sibylle déclare être venue de Babylone en Grèce, où on l'appellera l'Érythréenne en la taxant de mensonge ; mais on la reconnaîtra pour la prophétesse du vrai Dieu quand tout sera accompli.

VI.

Après avoir analysé le grand poème sibyllique appartenant positivement au judaïsme , nous devons encore nous arrêter un moment à quelques parties du texte dont il n'a pas été question jusqu'ici.

Il y a d'abord les onze derniers vers du troisième livre (818-828) qui doivent être une interpolation ou addition beaucoup plus récente. Les nombreux emprunts que les auteurs anciens font à ce livre sont généralement cités par eux sous le nom de la Sibylle érythréenne , nom consacré par le texte même que nous venons de résumer (v. 813). Or, dans les vers additionnels , la Sibylle dit qu'elle est parente et belle-fille (νύμφη) de Noé et contemporaine du déluge. Cette qualification est absolument inconnue aux anciens , mais nous la retrouverons plus bas dans un poème beaucoup plus récent. C'est donc à un lecteur de ce dernier, qui aura voulu identifier les deux prétendues prophétesses , que nous devons cet appendice. Ce dernier est aussi en contradiction avec le commencement de notre texte, d'après lequel non-seulement le déluge , mais la dixième génération après le déluge appartient au passé (v. 108) :

καὶ τότε δὴ δεκάτῃ γενεῇ μερόπων ἀνθρώπων
ἔξ οὗ περ κατακλυσμὸς ἐπὶ προτέρους γένητ' ἀνδρας.

En second lieu, il y a les 96 premiers vers du même livre qui appartiennent à une tout autre époque. C'est un texte incomplet, en ce sens du moins que la Sibylle, en commençant, demande à Dieu de lui laisser reprendre haleine, ce qui paraît devoir faire supposer la perte d'un morceau précédent. Il y a aussi une lacune entre les v. 62 et 63. Ce qui nous reste du poème peut être considéré comme appartenant à un même tout, et nous ne croyons pas devoir le scinder davantage en plusieurs fragments d'origine diverse, comme la critique l'a fait jusqu'ici assez généralement. Il n'y a que les quatre derniers vers qui soient positivement un lambeau détaché et par cela même inintelligible. Le reste, v. 7-92, débute par une invitation adressée aux païens à l'effet de leur faire reconnaître le Créateur, et contient une polémique très-incisive contre le polythéisme, surtout dans sa forme égyptienne. A cela se rattache l'annonce du règne messianique (v. 47 et suiv.) :

..... τότε δὴ βασιλεία μεγίστη
 ἀθανάτου βασιλῆος ἐπ' ἀνθρώποισι φανείται.
 ἦξει δ' ἄγνός ἀναξ πάσης γῆς σκῆπτρα κρατήσων
 εἰς αἰῶνα πάντας.

Cela aura lieu quand l'Égypte sera au pouvoir de Rome et que trois hommes amèneront sur cette dernière ville une triste et déplorable destinée. Nous nous trouvons ainsi bien loin de l'époque des Balas et des Physcon; c'est la fin de la république et le triumvirat, ce sont les guerres civiles que l'auteur a en vue. C'est à ces cataclysmes politiques que viendra se rattacher immédiatement la grande révolution finale. Une pluie de feu tombera sur la terre, l'odeur du soufre traversera le monde, et la Sibylle annonce qu'elle va prédire en détail quelles seront les villes que la colère de Dieu frappera de préférence (v. 61) :

..... τὰ ἕκαστ' ἀγορεύσω
 ὅσσαις ἐν πόλεσιν μέροπες κακότητα φέρουσιν.

Nous attendons donc une énumération de villes ruinées par les fléaux ordinaires ou miraculeux dont nous trouvons ailleurs les descriptions tour à tour éloquentes et énigmatiques; mais il ne suit rien de pareil et il doit y avoir là une lacune. Le texte passe immédiatement à un fait eschatologique d'une nature plus extraordinaire. Béliar (le diable, l'Antéchrist) viendra de Sébasté (Samarie), séduire par

d'étonnants miracles les hommes, les Hébreux (πιστοὺς τ' ἐκλεκτοὺς θ' Ἑβραίους, v. 69) tout autant que d'autres qui ne connaissent pas encore la parole et la loi de Dieu¹. Mais la colère brûlante de Dieu le consumera lui et ses adhérents, à une époque où le monde sera sous la main d'une veuve qui jettera ses trésors à la mer. Dieu saisira ce moment pour replonger le monde dans le chaos, avec la peinture duquel se termine le morceau. La veuve, reine du monde, dont le luxe sera poussé à la folie, doit être Cléopâtre, et nous sommes ainsi amenés à penser que le triumvirat en question est le second, et que l'époque précise de la composition de notre fragment précède de fort peu de temps la bataille d'Actium.

Enfin, c'est ici le lieu de parler de deux autres fragments, l'un de 38, l'autre de 49 vers, qui, dans les éditions, se trouvent placés en tête de la collection entière des oracles sibyllins, comme une espèce d'introduction. Ils ne se trouvent point dans les manuscrits ordinaires de ces oracles, mais ils nous ont été conservés par Théophile d'Antioche, auteur qui a écrit vers l'an 170 de notre ère, dans son traité apologétique (*ad Autolycum*, II, 36 ou 52), et contiennent, comme le fragment placé en tête du 3^e livre, une polémique contre le polythéisme égyptien et une éloquente recommandation du monothéisme, accompagnée de promesses et de menaces, mais sans aucune trace d'un point de vue chrétien. Comme plusieurs passages de ces fragments sont aussi cités par Clément d'Alexandrie, Justin, Eusèbe et Lactance, et en partie sous le nom de la Sibylle érythrénne, les modernes s'accordent à penser qu'ils ont fait partie primitivement de la grande composition du troisième livre et qu'ils en ont formé le préambule.

VII.

Le *quatrième* livre est l'un des plus courts de la collection et l'un des plus faciles à expliquer, tant à l'égard de son contenu que relativement à l'époque de son origine; par contre, son caractère religieux est extrêmement pâle et indécis. Il est de plus conservé dans son intégrité, sauf les variantes, nombreuses ici comme partout ailleurs; et il peut ainsi servir à faire connaître à fond le cadre des

¹ Dans cette désignation de Samarie comme patrie de l'Antéchrist, il se manifeste une antipathie nationale suffisamment documentée par l'histoire.

idées et la somme des ressources exploitées par les poètes sibyllistes. La Sibylle commence par déclarer qu'elle n'est pas la pythionisse d'un dieu imaginaire, mais la prophétesse du vrai Dieu créateur et maître de l'univers. Elle annonce ensuite qu'elle est chargée de prédire ce qui arrivera de la première à la onzième génération, et nous verrons ultérieurement, bien que cela ne soit pas dit d'une manière formelle, que dans la pensée de l'auteur l'histoire entière doit se répartir sur douze âges, dont le dernier seul, au point de vue de la réalité, est à attendre encore, l'auteur décrivant les onze premiers de manière que le parallélisme de ses prédictions et des faits constatés par les annales du monde s'établit sans difficulté.

Après une exhortation préparatoire au culte du vrai Dieu et à l'accomplissement des devoirs qu'il commande, commence le résumé succinct de l'histoire universelle (v. 49 et suiv.). Six périodes sont assignées aux Assyriens, deux aux Mèdes, une aux Perses, une aux Grecs, la onzième aux Romains. Cette singulière répartition, qui attribue le plus de place à ceux qui ont légué le moins de souvenirs à l'histoire, nous fait pressentir des tableaux extrêmement pauvres de couleurs. Et cette attente n'est pas trompée. La physionomie particulière de ces divers âges ou empires n'est ni clairement saisie ni rendue fidèlement. L'auteur se borne à des phrases banales qui trahissent une ignorance complète des faits ou une entière impuissance poétique. La chute de ces empires est régulièrement amenée par quelque grande catastrophe géologique, un déluge ou un tremblement de terre; les détails, en apparence plus concrets, qui paraissent devoir animer les tableaux, ont assez l'air de n'être que des ornements d'emprunt. Car nous voyons partout dans ces chants sibyllins que les auteurs sont prodigues de menaces contre les villes de leur connaissance, sans que nous soyons autorisés à y voir des traits réels de l'histoire. C'est à peine si, dans l'âge romain, les noms de Carthage et de Corinthe font exception à cette catégorie, ou si, dans l'âge persan, l'expédition de Xerxès paraît mentionnée, assez obscurément du reste (v. 76) :

Ἡξει δ' ἐξ Ἀσίης βασιλεὺς μέγας ἔγχος αἰέρας
νηυσὶν ἀμετρήτοισι τὰ μὲν βυθοῦ ὕγρα κέλευθα
πεζεύσει, πλεύσει δέ τε μῶνος ἂ ποσσὶ πατεῖται
ὄν φυγὰδ' ἐκ πολέμου δεινὴ ὑποδέξεται Ἀσσίς.

Le pont de bateaux jeté sur l'Hellespont a pu fournir les traits de pinceau de cette tirade.

Ce n'est que la seconde partie de cette pâle composition qui présente quelque intérêt au point de vue de notre étude d'histoire religieuse. Parmi les expéditions des conquérants romains il y en a une à laquelle l'auteur s'arrête de préférence. L'orage de la guerre venant d'Italie se déchargera aussi sur Jérusalem et ruinera le grand temple de Dieu (v. 115) :

Ἦξει καὶ Σολύμοισι κακὴ πολέμοιο θύελλα
Ἰταλόνθεν, νηὸν δὲ Θεοῦ μέγαν ἐξαπατήσει.

Alors un grand roi, semblable à une étoile, s'enfuira de l'Italie au delà de l'Euphrate, après avoir tué sa mère et commis beaucoup d'autres crimes; et beaucoup d'hommes verseront leur sang à Rome à l'occasion de cette fuite. Et un capitaine romain viendra en Syrie, brûlera le temple, ravagera la Judée et tuera les habitants de Jérusalem. Puis, après quelques vers sur lesquels nous allons revenir, on ajoute que la guerre se rejettera sur l'Occident et que l'exilé de Rome, branlant sa lance, repassera l'Euphrate avec des myriades de guerriers. Tout cela est on ne peut plus clair. L'empereur Néron (car quel autre serait le meurtrier de sa mère?) n'est point mort dans le bouleversement politique qui le chassa de Rome; il s'est sauvé; il est allé se réfugier chez les Parthes; il va revenir avec eux pour se venger des Romains rebelles. Notre auteur adopte ici l'opinion populaire de l'époque¹. Il résulte de ce passage que notre poème a été composé après la ruine du temple, arrivée en l'an 70; mais comme nous verrons bientôt que la croyance au retour de Néron s'est conservée longtemps, si ce n'est chez le peuple romain, du moins dans la sphère des espérances apocalyptiques, cette seule indication ne nous suffit pas pour déterminer l'époque précise de ce quatrième livre. Or, il y a encore un autre fait historique mentionné à l'occasion de ce qui est dit de Néron, et immédiatement avant qu'il soit parlé de son retour; le dernier fait positif et concret dont l'auteur parle et après lequel il place évidemment le développement des péripéties finales.

¹ Voyez, sur ce fait, un article de M. Réville dans cette *Revue*, 1^{re} série, t. XI, p. 69 et suiv., et l'*Histoire de la théol. chrét. au siècle apostolique*, 4^{re} éd., t. I, p. 326; 2^e éd., p. 442.

C'est d'ailleurs un fait qui a bien pu exalter l'imagination d'un apocalypticien et lui faire croire à la fin prochaine du monde. Qu'on en juge (v. 130 et suiv.):

ἀλλ' ὅπότεν χθονίης ἀπὸ βωγάδος Ἰταλίδος γῆς
 πυρσὸς ὑποστρέψας εἰς οὐρανὸν εὐρὺν ἰκάνη
 πολλὰς δὲ φλέξη πόλιας καὶ ἀνδρας ὀλέσσει
 πολλὰ δ' αἰθαλόεσσα τέφρη μέγαν αἰθέρα πλήσει
 καὶ ψεκάδες πίπτωσιν ἀπ' οὐρανοῦ.

« Quand un jour dans la terre d'Italie, du fond d'un gouffre souterrain, une colonne de feu, s'élançant vers le vaste ciel, consumera de nombreuses villes et fera périr les hommes, que des masses de cendres brûlantes rempliront l'atmosphère et retomberont en gouttes du ciel, alors on reconnaîtra que Dieu va venger ses pieux adorateurs, tués injustement; alors l'exilé passera l'Euphrate, etc. » Qui est-ce qui ne reconnaîtrait pas à première vue, dans cette description animée et pittoresque, l'éruption du Vésuve de l'an 79? C'est donc cet événement, à la fois nouveau et horrible, qui est considéré ici comme le signal de la vengeance divine et du retour de Néron; c'est ce fait qui formera pour l'auteur et pour ses interprètes le point d'intersection entre le passé et l'avenir. Ce qui suit dans le texte (v. 140 et suiv.) n'est plus de l'histoire, mais la description fantastique d'un avenir imaginaire: Antioche va être ruinée par la guerre, l'île de Chypre engloutie par l'océan; les trésors de Rome, amassés autrefois par le pillage du monde entier, reprendront le chemin de l'Orient, et la race contemporaine, plongée dans le vice et aveuglée par un orgueil insensé, sentira la main vengeresse d'un Dieu justement courroucé. Le poète adresse encore une pressante exhortation à cette race vouée à la mort; mais, prévoyant l'effet d'un coupable endurcissement, il décrit aussitôt le drame final, le son des trompettes annonçant le moment de l'explosion, le bruit des armes et du tonnerre, et le feu qui dévorera à la fois la terre, les ondes et les hommes. Puis Dieu éteindra la flamme, instrument de sa colère, ressuscitera les hommes pour les juger; les réprouvés seront jetés dans le Tartare, les pieux mèneront une vie bienheureuse sur la terre. Cette péroration n'est pas sans mouvement poétique et beaucoup moins froide que le commencement.

Il nous reste un doute cependant en face de cette pièce. L'auteur était-il chrétien? S'il l'a été, il est en même temps le premier poète sibylliste de l'Église, car il aura écrit au plus tard dans les premières années du règne de Domitien, à une époque où tous les apôtres et disciples de la première génération n'étaient point encore morts. Le fait est qu'il est assez difficile de répondre à cette question. Nous avons bien vu qu'il s'apitoie sur le sort de Jérusalem, mais cela ne prouve pas qu'il ait été juif; les judéo-chrétiens du premier siècle n'étaient pas animés, à l'égard du temple, des sentiments passionnés qui caractérisent la polémique du moyen âge où l'orthodoxie de nos jours. Le portrait qu'il trace de la piété en divers endroits de son poème reste dans les limites de l'antithèse morale entre le vrai culte et la dépravation païenne et ne contient aucun élément spécifiquement évangélique. Aucune espérance chrétienne, aucun souvenir particulier de Jésus ne se glisse sous sa plume, bien que l'occasion n'en eût pas manqué. Le jugement se consomme sans l'intervention d'un Messie. Les hommes que Néron fait périr ne sont pas nécessairement des martyrs chrétiens, et surtout ils ne sont pas désignés comme tels. Au contraire, comme leur sang est versé à l'occasion de sa fuite, nous croyons plutôt qu'il s'agit des guerres civiles de Galba, Othon, Vitellius et Vespasien. En rejetant les sacrifices sanglants (v. 27), l'auteur paraît se préoccuper exclusivement des faux dieux et de leurs idoles, et il serait peut-être téméraire d'en conclure qu'il a voulu proscrire les sacrifices juifs en même temps. Une seule ligne semble offrir un moyen plus direct de constater son christianisme. C'est quand il invite les hommes à fuir le crime et le vice; à ce propos il leur indique un moyen direct de détourner la colère de Dieu, ce serait de se baigner dans les rivières, en élevant la main au ciel pour demander pardon (v. 164 et suiv.):

ἐν ποταμοῖς λούσασθε ὅλον δέμας ἀενάοισι,
 χεῖρας δ' ἐκτανύσαντες ἐς αἰθέρα τῶν πάρος ἔργων
 συγγνώμην αἰτεῖσθε. . . . θεὸς δὲ δώσει μετάνοιαν.

N'y aurait-il pas là une allusion au baptême? Plusieurs interprètes l'ont pensé. Mais nous demanderons à notre tour si ce baptême est nécessairement un rite chrétien? Les Juifs, les Esséniens surtout, ne le pratiquaient-ils pas aussi, et particulièrement à l'égard des pro-

sélytes du paganisme ? Au demeurant, le caractère chrétien du poème ne nous est pas démontré, ou, pour dire toute notre pensée, ce dernier paraît appartenir à une sphère dans laquelle les espérances eschatologiques et la haine de la domination païenne constituaient l'essence de la religion, et cette sphère, à n'en pas douter, était située tout juste sur un terrain neutre et mitoyen entre la Synagogue et l'Église.

VIII.

Nous passons au *cinquième* livre, qui, plus que les autres, a fait le désespoir de la critique. Non-seulement les obscurités y sont nombreuses, mais il a surtout semblé impossible de trouver un fil reliant les différents tableaux qui se déroulent successivement sous les yeux du lecteur. Il en est résulté la supposition que nous n'avons là qu'une série de fragments incohérents, débris épars d'un poème dont la structure, détruite par le temps, nous échappe aujourd'hui, peut-être même de pièces diverses qu'on serait sûr de mal comprendre si l'on s'obstinait à les rapporter les unes aux autres. Nous avons déjà eu l'occasion de dire que cette dernière hypothèse, qui multiplie à l'infini les compositions sibyllines en les réduisant à des dimensions minimales et en leur ôtant ainsi une bonne part de la valeur, d'ailleurs si restreinte, qu'elles ont pour l'histoire, ne nous paraît pas acceptable, qu'elle nous semble même contraire à la nature des choses. Quant à la première supposition, qui part de l'idée d'un texte corrompu et mutilé, elle est justifiée d'avance à l'égard de plusieurs parties de la collection (voyez, par exemple, l. VII, VIII, XIII); mais notre livre est un de ceux qui présentent le moins de traces de lacunes, et ce n'est qu'à la dernière extrémité que nous nous résoudrions à le dépecer. Du reste, on paraît être beaucoup trop exigeant en demandant à ces apocalypses un ordre régulier, une disposition symétrique des prédictions qu'elles contiennent. Les auteurs se montrent au contraire pour la plupart esprits à la fois confus et passionnés, et les superstitions populaires dont ils se rendent les interprètes ne subsistent qu'à la condition d'échapper au contrôle de la réflexion. Il y a d'ailleurs ici un motif particulier qui nous engage à essayer une explication suivie et à ne pas recourir à un procédé de division atomis-

tique recommandé par d'autres. C'est que le livre entier est écrit du point de vue égyptien ; c'est à l'Égypte que l'auteur revient à chaque instant ; c'est sur elle que se concentrent son attention et sa perspective, quelles que soient les digressions prophétiques qui l'en détournent incessamment. Nous reconnaissons dans ce fait un indice de connexité qui ne doit pas être négligé. De plus, le poème entier, tel que nous le concevons, peut être envisagé comme une prédiction du jugement dernier, et toutes les peintures de détail convergent vers ce point capital et unique de l'horizon du prophète.

En débutant, la Sibylle déclare qu'elle veut parler des temps déplorables des fameux Latins qui ont suivi les rois d'Égypte et le grand Alexandre. Ainsi, dès les premières lignes, nous avons devant nous un prophète historien pour lequel les annales du monde se rattachent aux Ptolémées remplacés par les empereurs romains. Un pareil début suppose évidemment une narration préalable des faits qui ont précédé l'époque des Césars. Mais il n'est pas nécessaire pour cela d'admettre que le commencement du livre soit perdu ; l'auteur peut simplement avoir en vue d'autres oracles prétendus sibyllins qui ont chanté l'histoire des empires précédents comme il y en a plusieurs dans notre collection.

Suit l'énumération des empereurs romains depuis Jules-César jusqu'à Adrien. Ils sont désignés d'une manière on ne peut plus transparente par la valeur numérique de leurs initiales. Ainsi le premier porte les chiffres 10 et 20 (Ιούλιος Καίσαρ) ; Auguste est représenté par 1 ; Tibère par 300 ; il porte d'ailleurs le nom d'une rivière ; puis viennent un 3 (Γάιος), un 20, un 50 ; puis il y en aura trois sans désignation numérique qui s'entre-détruiront ; ensuite viendra un 70 (Οὐδеспασιανός), un 300, un 4, un 50, un 300 ; enfin un autre qui portera le nom d'une mer. L'auteur lui donne même une épithète qu'Homère prodigue à Neptune. Les quelques traits caractéristiques ajoutés à ces noms de nombre, qui ne sont des énigmes pour personne, trahissent une connaissance fort imparfaite de l'histoire. Nous relèverons cependant en passant certaines particularités plus intéressantes à notre point de vue. Vespasien est appelé un grand destructeur des hommes pieux (εὐσεβέων ὀλετὴρ μέγας ἀνδρῶν, v. 36), sans doute en vue de la ruine de Jérusalem, ce qui prouve que l'auteur ne partage pas l'opinion de ceux d'entre les chrétiens aux yeux desquels cette ca-

tastrophe n'a frappé que des coupables. Tite est accusé d'avoir ôté l'empire à son père, insinuation qui pourrait bien avoir été suggérée par les mêmes préventions nationales. Mais c'est surtout à Néron que l'auteur s'arrête (v. 28 et suiv.) pour le peindre avec les couleurs les plus noires : c'est lui qui souffle cette cruelle guerre, qui tue ses proches, qui égorge le peuple (des chrétiens ou des juifs ?), qui ose percer l'isthme (de Corinthe) ; il est appelé un serpent (δεινός ὄφις), et il doit revenir un jour, après avoir été anéanti, pour se rendre l'égal de Dieu. Ces lignes à elles seules nous font voir que l'auteur est chrétien, car elles se fondent nécessairement sur les idées popularisées par l'Apocalypse johannique, et comme celle-ci elles nous mettent en présence d'un point de vue duquel les intérêts du judaïsme et de l'Église ne sont pas précisément opposés et inconciliables. Adrien seul est exalté pour ses bonnes qualités ; le poète lui adresse même la parole directement (v. 49 et suiv.) :

καὶ ἐπὶ σοὶ, πανάριστε, πανέξοχε, κυανοχαῖτα,
καὶ ἐπὶ σοῖσι κλάδοις τὰδ' ἔσσεται ἡματα πάντα.
· τρεῖς ἄρξουσιν, ὁ δὲ τρίτατος σφῶν ὀψὲ κρατήσῃ.

Ces vers, moins clairs que le reste, semblent indiquer que le poète écrivait après le 25 février 138, jour auquel Adrien, peu de mois avant sa mort, adopta Tite-Antonin, lequel adopta le même jour Marc-Aurèle et Vérus, ce dernier âgé de sept ans seulement. C'est donc à l'époque de ces trois Césars, qualifiés de rejetons d'Adrien, qu'arriveront les choses (τὰδ' ἔσσεται) qui vont être décrites, c'est-à-dire les choses finales. On remarquera qu'il suppose que le jeune Vérus occupera, mais tard, le trône des Césars *après les autres*. Or, Vérus et Marc-Aurèle arrivèrent au pouvoir *ensemble*, en mars 161, à la mort d'Antonin. C'est donc entre ces deux époques (138 et 161) que notre livre est écrit. Il n'y est pas encore fait mention de la persécution des chrétiens sous Marc-Aurèle, et la destruction des juifs sous Adrien (en 134) paraît déjà être oubliée ou avoir moins touché notre auteur.

Immédiatement après (v. 52), la Sibylle déplore sa destinée qui l'oblige de rendre des oracles sinistres. Elle s'adresse successivement à un grand nombre de pays et de villes, en commençant par l'Égypte, à laquelle elle revient à plusieurs reprises. Les malheurs qu'elle pré-

dit ne nous paraissent pas être des faits réels que le seul point de vue arbitrairement choisi aurait mis au futur; nous sommes, au contraire, convaincu que l'auteur veut peindre les catastrophes finales, les péripéties suprêmes de l'histoire qui doivent amener la fin du monde et le jugement dernier, enfin ce qui s'appelle en style apocalyptique les ὀδύνες ou douleurs de l'enfantement messianique. Ainsi, v. 74, il fait dire à sa prophétesse que ses oracles se rapportent à la fin des temps (ὅσταντι καί ποτε), et les fléaux qui doivent affliger la terre sont évidemment créés par l'imagination exaltée d'un rêveur : l'Euphrate débordera sur toute la Perse, la Babylonie et la Scythie; Lesbos et la Lycie seront englouties par la mer; la Bithynie et l'Asie (proconsulaire) seront dévorées par le feu, etc. (v. 115 et suiv.) Nous ne nous arrêterons pas à ces tableaux qui n'offrent rien de particulièrement caractéristique dont la critique pourrait faire son profit. Il y a d'autres passages plus intéressants à cet égard. En passant à la Grèce (v. 137 et suiv.), l'auteur, à propos de l'isthme de Corinthe, revient à Néron, qui se fera passer pour un fils de Jupiter et de Junon, et qui, après avoir égorgé sa mère et amusé le peuple au théâtre par ses exhibitions musicales, s'enfuira de Babylone (de Rome), se rendra chez les Mèdes et les Perses, et un astre extraordinaire qui brillera au ciel pendant quatre ans finira par tomber sur la terre pour consumer la mer, l'Italie et Babylone elle-même. Encore ici on reconnaît facilement l'influence de l'Apocalypse (IX, 1; XVII, 5), et l'on ne s'arrêtera pas à l'incohérence des idées qui, dans leur désordre fantastique, mêlent incessamment des figures disparates et substituent tour à tour les abstractions aux souvenirs de l'histoire et les portraits aux théories. Ajoutons toutefois qu'en cette occasion encore le principal reproche fait à Néron, c'est qu'il a détruit le temple bâti par Dieu même et brûlé avec lui les citoyens qui s'y rendaient, les saints et fidèles hébreux (v. 150, 161). Nous rappellerons ici ce que nous avons dit plus haut sur la position que l'auteur prend à l'égard des Juifs; on comprendra maintenant que quelques interprètes ont attribué ce livre, ou du moins certaines de ses parties, à une plume non chrétienne.

Une nouvelle série de prophéties lugubres recommence avec l'Égypte pour finir encore par Corinthe et son isthme, dont la mention provoque une troisième déclamation assez confuse contre

Néron, que les Parques vont ramener par les airs (μετέωρον, v. 217) pour la destruction du monde. Mais ici tout à coup le regard du prophète s'arrête sur un tableau bien différent. Les fléaux de la peste et de la guerre cessent (v. 247 et suiv.), une race divine de bienheureux juifs venus du ciel habitera la ville de Dieu qui occupera le centre du pays en s'élevant jusqu'aux nues et en étendant ses murs jusqu'aux bords de la mer :

.....τότ' ἔσσεται ἡματι κείνῳ
 Ἰουδαίων μακάρων θεῖον γένος οὐρανόων,
 οἳ περιναϊστάουσι θεοῦ πόλιν ἐν μεσογαίῃς,
 ἄχρι δὲ καὶ Ἰόπης τεῖχος μέγα κυκλώσαντες
 ὕψος' ἀείρονται ἄχρι καὶ νεφέων ἐρεβεννῶν.

Qui ne reconnaîtrait dans cette pompeuse description la nouvelle Jérusalem de l'Apocalypse? Mais on remarquera que le poète ne sait donner aux fidèles habitants de la ville sainte de nom plus approprié que celui de Juifs, ce qui a paru à Lactance déjà (*Inst.*, IV, 20) assez singulier pour demander une explication allégorique. A cette ville ne manquera pas son chef et roi :

εἷς δέ τις ἔσσεται αὖθις ἀπ' αἰθέρος ἔξοχος ἀνὴρ,
 οὗ παλάμας ἤπλωσεν ἐπὶ ξύλον πολύκαρπον
 ἐβραίων ὁ ἀριστος δὲ ἡελίον ποτε στήσεν
 φωνήσας ῥήσει τε καλῇ καὶ χεῖλεσιν ἀγνοῖς.

« Un homme extraordinaire viendra du ciel, celui-là même qui aura étendu ses mains sur le bois, le meilleur des Hébreux, qui autrefois avait arrêté le soleil par sa belle apostrophe et ses saintes lèvres. » Quoique la forme syntactique de cette phrase soit incontestablement mauvaise ou fautive, il est clair que l'auteur parle de Jésus qui doit être le roi de la nouvelle Jérusalem, qu'il l'appelle le meilleur des Hébreux et qu'il l'identifie avec Josué, également appelé Ἰησοῦς dans les Septante et par les juifs hellénistes. Ce rapprochement a paru tellement intolérable à plusieurs interprètes qu'ils ont voulu voir ici tout autre chose que le Christ glorifié; mais cela s'explique facilement pour quiconque se rappelle que la théologie alexandrine, tant juive que chrétienne, faisait bon marché des réalités historiques de l'Ancien Testament pour n'y voir que des figures prophétiques, des

types. Ce morceau se termine par une allocution à la ville et à la terre saintes, dont les prérogatives messianiques sont exaltées en termes très-éloquents.

Mais cette brillante perspective se voile subitement et se dérobe de nouveau aux regards du poète visionnaire (v. 286 et suiv.). Les images de désolation reviennent, et d'erechef la nomenclature des villes et lieux voués à la destruction défraie la monotonie des hexamètres. On dirait que l'auteur tient à faire briller ses connaissances géographiques, tant il entasse de noms propres, pêle-mêle et sans ordre, comme une image du chaos final, en ne s'aventurant toutefois que rarement hors des limites de l'Orient hellénisé. Une prière, ingénieusement insérée au milieu de ces avertissements terribles, réclame et, par ce fait même, promet la sécurité et la préservation pour la terre privilégiée de Juda. Au bout de ces scènes particulières on entend la voix de Dieu annonçant la consommation du siècle au milieu d'une nuit profonde. Encore une fois le fuyard parricide paraît sur la scène; trois fois déjà annoncé d'avance et incidemment, cette fois-ci il vient dans le temps marqué pour son intervention fatale (v. 361 et suiv.); il inondera la terre de sang, mais la paix viendra définitivement après ses dernières fureurs. Le poète résume en traits énergiques les crimes de Rome condamnée désormais au silence et voyant s'éteindre le feu sacré entretenu par les vierges. Sa ruine a été méritée surtout (v. 397 et suiv.) par la destruction du second temple (de Jérusalem, δεῦτερος ὄχος), de cette demeure jadis florissante de Dieu, bâtie par les saints et honorée par des hécatombes. Encore ici rien n'indique un éloignement de l'auteur chrétien pour le culte mosaïque.

Après les vengeances exercées par Néron-l'Antéchrist avec la permission de Dieu, un homme bienheureux (ἄνθρωπος μακαρίτης, v. 414) descend du ciel, il tient un sceptre à la main, et, distribuant à tous les mortels les récompenses et les peines méritées, il fonde une ville aimée de Dieu, plus brillante que le soleil et la lune, semblable à une tour, longue de beaucoup de stades et s'élevant jusqu'aux nues, avec un temple où les saints contempleront la gloire de l'Éternel. Nous avons déjà vu tout cela plus haut; mais ces répétitions, loin de nous engager à dépecer le poème et à le répartir entre plusieurs auteurs, nous prouvent seulement qu'il n'était pas donné à tous les

apocalypticiens de joindre dans leurs visions l'élégante symétrie de la forme à l'énergique ardeur des convictions.

Un moment encore l'œil du poète s'attache à contempler les destinées de Babylone (Rome) et du monde païen en général. La mer se desséchera, les continents seront submergés, le soleil ne se lèvera plus et une nuit profonde enveloppera la terre. On voit disparaître l'un après l'autre les sièges de la civilisation antique; l'Égypte aussi, à laquelle le poète revient en terminant, verra tomber ses dieux dont les colosses joncheront le sol comme d'immenses cadavres, *καὶ τῶμα μέγιστον* (v. 484). Ses prêtres appelleront eux-mêmes le peuple au culte du vrai Dieu et lui bâtiront un temple (que des interprètes bien mal avisés ont cherché dans l'histoire), et la lumière du Très-Haut guidera les hommes vertueux qui chanteront ses louanges :

δεύτερον αὐτὰρ ἔπειτα θεοῦ φάος ἡγεμονεύσει
ἀνδράσι τοῖς ἀγαθοῖσιν ὅσοι θεὸν ἐξύμνησαν.

Cette péroration, qui à elle seule prouverait, ce nous semble, l'intégrité et la continuité du livre, serait vraiment sublime, si l'imagination de l'auteur ne se laissait pas aller sans frein ni règle à l'impulsion du moment. Les noms historiques et ceux de la mythologie grecque, les scènes copiées sur la nature et celles inventées par la poésie, le futur prophétique et le prétérit échappé par mégarde à l'historien, tout s'entremêle ici comme les images créées par le rêve ou le délire. De pareilles compositions ne demandent pas à être étudiées avec le scalpel d'une froide réflexion, et l'exégèse, impuissante à expliquer toutes les allusions, doit se résigner à faire la part de ce qu'il y a d'irrationnel dans la conception même, dans ce syncrétisme littéraire et religieux qui est l'âme de la poésie sibyllique tout entière. A tout prendre, ce cinquième livre, si décousu, si indéchiffrable aux yeux de nos prédécesseurs, nous semble bien mériter une place plus distinguée parmi ces bizarres élucubrations. Le goût et le style de l'Orient étant donnés, rien n'est beau comme les derniers vers (512-531), où la lutte des éléments, lors de la destruction du monde actuel, est représentée allégoriquement comme un combat que se livreraient les astres et les constellations. Les monstres célestes s'agitent au firmament, s'attaquant avec furie et éteignant leurs feux sous leurs terribles étreintes. Enfin le Ciel met fin à leur rage,

les secoue dans sa colère et les précipite, les uns dans les flots de l'océan, les autres sur la terre, qu'ils embrasent," et la voûte nocturne reste privée de ses flambeaux :

ὦρτο μὲν οὐρανὸς αὐτὸς ἕως ἐτίναξε μαχητάς·
 θυμωθεὶς δ' ἔβριψε καταπρηνεῖς ἐπὶ γαῖαν.
 ῥίμφα μὲν οὖν πληγέντες ἐπ' ὠκεανοῖο λοετρά
 ἤψαν γαῖαν ἅπασαν· ἔμεινε δ' ἀνάστερος αἰθήρ.

IX.

Si, à l'égard des livres précédents, on a pu hésiter en quelques endroits à se prononcer sur l'origine chrétienne de nos textes, un pareil doute n'est plus possible en face de ceux qui nous restent à examiner. D'abord, ce qui est aujourd'hui intitulé le *sixième* livre est un hymne à Jésus-Christ, de 28 vers seulement, et qui, dans sa place actuelle, ne se rattache ni à ce qui précède ni à ce qui suit, quoique nous n'osions affirmer qu'il ait toujours existé comme une pièce à part. Il y est parlé du baptême dans le Jourdain, de divers miracles, de la Passion et de la parousie. Le caractère sibyllique de ce morceau se révèle en ce que les faits historiques auxquels il y est fait allusion sont introduits au moyen de verbes énoncés au futur. Par cette même raison on pourrait être tenté de regarder ce morceau comme extrait d'une composition plus étendue. A l'occasion de la Passion, le poète fait une apostrophe menaçante à la Judée qu'il appelle le pays de Sodom, à l'exemple des prophètes de l'Ancien Testament. Du reste, cette pièce, malgré sa brièveté, offre plusieurs détails intéressants pour l'histoire religieuse. Nous ferons remarquer d'abord que le Christ est toujours et invariablement désigné par le nom de Dieu, jamais autrement. En parlant du baptême, l'auteur dit que le Jourdain échappé au feu sera le premier à voir le cher Dieu, engendré par l'Esprit aux blanches ailes de la colombe :

ὃς πρὸς ἐκφύζας πρῶτος θεὸν ὄψεται ἡδὺν
 πνεύματι γινόμενον λευκαῖς πτερύγεσσι πελείης.

Nous voyons ici une réminiscence de ce fait, consigné dans quelques anciens évangiles, que lors du baptême du Seigneur un feu se

montra sur la rivière, et de plus la trace de cette idée, fort répandue dans les premiers siècles, que l'élément divin (le Verbe ou l'Esprit, qui étaient souvent considérés comme identiques) s'unit à l'homme Jésus lors du baptême. Ces deux particularités doivent nous décider à assigner à ce morceau une assez haute antiquité, à moins qu'on ne veuille y voir des traces d'opinions étrangères à l'Église catholique. Nous arrivons à la même conclusion en nous rappelant que déjà Lactance cite un fragment de notre texte (*Instit.*, IV, 15), et que le poète, en parlant de la croix sur laquelle Dieu fut étendu, dit que la terre ne la retiendra pas, mais qu'elle ira au ciel lors de la parousie. Une pareille espérance ne nous semble pas conciliable avec le matérialisme d'un siècle qui croyait à l'authenticité de la croix *inventée* par l'impératrice Hélène. Notre auteur pense au contraire que cette bienheureuse croix (ξύλον μακαριστόν), qui a disparu pour le moment, sortira au grand jour pour accompagner les fidèles dans le séjour de la gloire. Les deux venues de Christ, celle dans la chair et celle pour le jugement, sont désignées par le même terme, ἀστράψει, *il luira comme l'éclair*, emprunté sans doute à Matth. XXIV, 27, et la manière dont sa nature humaine est caractérisée peut servir à constater la haute antiquité d'un singulier caprice exégétique qui a cours encore aujourd'hui. Notre poète dit que le Christ viendra dans la forme dans laquelle le couple protoplaste l'a vu apparaître :

..... οἷόν ποτε φῶτα φανέντα
εἶδον ἀπ' ἀλλήλων πλευρῶν δύο γεννηθέντες,

faisant allusion aux paroles mises dans la bouche d'Ève à l'occasion de la naissance de son aîné, et interprétées dans un sens messianique. Cependant il se pourrait aussi que l'auteur eût vu une apparition du Christ dans ce qui est rapporté au III^e chapitre de la Genèse.

X.

Le texte du *septième* livre est en partie dans un état de décomposition telle qu'il est difficile d'en relier les éléments. Cependant il ne nous semble pas impossible d'en reconstruire au moins le plan, en supposant toutefois que le commencement soit perdu et que proba-

blement d'autres parties ont été bouleversées ou transposées mal à propos. Des 162 vers qui restent, une bonne partie est employée à des prédictions sinistres lancées contre une série de pays, de villes et de peuples dont les noms, aujourd'hui souvent séparés les uns des autres par des digressions d'une portée plus générale, se suivent sans aucun ordre géographique. Comme après les premières menaces, adressées aux îles de Rhodes, de Délos, de Chypre et de Sicile, il est question du déluge de Noé, on pourrait en conclure qu'il ne s'agit que de cet événement et que l'auteur a voulu, comme quelques-uns de ses associés et collègues, raconter l'histoire des âges du monde dont le premier se serait terminé par le déluge. Mais en s'arrêtant à cette idée, recommandée par le v. 11 qui annonce un second âge, il faut au moins admettre que le texte est ici en désordre, car il est dit que la Sicile doit périr par le feu de l'Etna, tandis que la Chypre doit être engloutie par l'élément de la déesse dont elle porte le nom (allusion à Vénus *κυπρία*, sortie de la mer). Que le déluge n'ait été ici autre chose qu'un ornement poétique dont il ne nous resterait qu'un lambeau dé cousu, toujours est-il que les prédictions qui nous restent doivent se rapporter à une catastrophe future. Car ce qu'il y a de plus certain, c'est que toutes ces menaces sont prononcées contre l'idolâtrie et la corruption du monde païen, et que ce que nous appelons les digressions incidentes ont généralement en vue le jugement final. Comme ces dernières sont à tout instant interrompues par les prophéties spéciales dont nous parlions tout à l'heure, on ne peut pas dire qu'elles forment entre elles un tableau bien précis et bien coordonné, comme c'est le cas pour d'autres morceaux apocalyptiques de cette collection. Nous devons donc nous borner à en réunir ici les traits les plus saillants et en même temps les plus particuliers à cette partie du texte.

Dans un premier passage (v. 24 et suiv.) le jugement est attribué au Dieu engendré (*ὁ γεννηθεὶς ὁ μέγας θεὸς*) qui dans le ciel suspendra un *axe* et érigera une colonne de feu que les mortels contempleront avec terreur et dont les gouttes feront périr les méchants. Si nous ne nous trompons, l'auteur, par cette figure en apparence assez baroque, veut exprimer une idée très-poétique : la croix de Christ, ailleurs le symbole de la rédemption, est, pour ceux qui la rejettent, celui de la condamnation (l'axe et la colonne **T** forment la croix d'après sa

construction la plus ancienne), et de cette croix jaillissent pour les uns les gouttes du sang de l'expiation, pour les autres des gouttes du feu de la réprobation éternelle. L'auteur ajoute que les anges, régulateurs des diverses parties de l'univers, eaux, vents, feux, villes, seront au service de ce juge issu de la maison de David.

Plus loin (v. 66 et suiv.) il reproche à la Syfie de n'avoir pas reconnu son Dieu quand il se baigna dans les eaux du Jourdain et que l'Esprit descendit sur lui (ἐπτато, par allusion à la colombe). Avant la création il était devenu Maître (αὐθέντης) par la Parole du Père, et après avoir revêtu la chair par le Saint-Esprit, il s'envola (ἐπτато) rapidement vers les demeures du Père. A cela se rattache une digression très-curieuse, mais en partie très-difficile à cause de l'incertitude du texte, dans laquelle il est dit d'abord que le ciel a fondé trois tours ou citadelles (πύργους) où sont logées l'espérance, la piété et la sainteté qui se réjouit des bonnes dispositions et des offrandes des hommes. Pour ce qui est de ces offrandes, il ne s'agit ni d'encens à brûler ni d'agneaux à immoler; on doit verser de l'eau pure dans le feu et lâcher en même temps un oiseau qu'on tenait à la main, en prononçant ces mots :

Ὅς σε Λόγον, γέννησε πατήρ Πάτερ ὄρνιν ἀφ᾽ ἡκα
 ὄξον ἀπαγγελτῆρα λόγων Λόγον ὕδασιν ἀγνοῖς
 ραίνων σὸν βάπτισμα δι' οὗ πυρὸς ἐξεφάνθης.

Cette phrase, dont la syntaxe nous échappe et dont le texte peut être fautif, semble être une invocation de Dieu le Père, qui a engendré le Verbe, invoqué en même temps; l'oiseau, relâché comme porteur de la prière, paraît devoir symboliser en même temps le Verbe, qui au second siècle était encore confondu avec l'Esprit, et dont l'ascension vient d'être comparée au vol d'un oiseau; l'eau versée sur l'autel serait le symbole du baptême, lors duquel Christ apparut sortant du feu, lequel à son tour est un symbole de l'Esprit. Mais qu'est-ce que cette prière et ce rite? Avons-nous ici un monument du culte de quelque secte inconnue aujourd'hui, d'une communauté séparatiste, par exemple essénienne ou ébionite, comme on l'a pensé, ou n'est-ce qu'un symbole poétique inventé et combiné par notre auteur qui voulait exprimer dans une formule versifiée la substance de la foi chrétienne, Père, Verbe, Esprit et Baptême, en

la revêtant en même temps d'une forme concrète? Nous donnerions volontiers la préférence à cette dernière explication, bien qu'elle n'ait pas encore été proposée. Nous ajouterons qu'à la suite de cette prière vient une recommandation spéciale de la bienfaisance, qu'on a voulu regarder comme un nouvel indice de l'origine essénique du poème, mais qui tout aussi bien peut se rattacher à ce qui a été dit des sacrifices véritablement agréables à Dieu. Partout ailleurs les poètes sibyllistes se renferment dans le cercle des idées religieuses populaires, et nulle part une nuance de dogme sectaire ne se mêle aux couleurs de leurs prédications. Nous ne croyons donc pas qu'il soit nécessaire de chercher au loin le sens de ce qui en ce seul endroit semble porter le cachet d'une tendance dissidente.

Après quelques nouveaux cris d'alarme, dirigés entre autres contre la Gaule et Rome, l'auteur parle plus au long du feu qui doit dévorer la terre et servir aux peines éternelles (v. 118 et suiv.). A cette occasion il s'élève contre les faux prophètes, soi-disant hébreux, qui essaient en vain de tromper les justes en affectant de prolonger les temps, cela veut dire sans doute en reculant la fin qui doit amener la gloire des uns et le châtement des autres.

Puis viendra un troisième âge, dont le rapport numérique aux âges précédents est exprimé d'une manière très-obscur. Il amènera les deux états définitifs dont nous venons de parler. Les méchants seront dans le gouffre ténébreux à l'odeur de soufre, les élus ne travailleront plus, mais mangeront la manne succulente avec leurs dents blanches. La Sibylle termine en confessant ses propres péchés, elle demande même à être lapidée pour les expier, et espère de cette manière faire son salut. Cette péroration n'est pas sans intérêt propre. Elle est inspirée par l'idée que le paganisme est incapable de produire des vertus réelles et par suite de gagner le ciel. Il faut donc que la prophétesse, exceptionnellement jugée digne de rendre témoignage à la vérité évangélique, se convertisse à son tour et d'avance. La justice poétique doit se réconcilier avec la rigueur du dogme.

Dans tout ce livre on cherche vainement une trace précise de l'époque à laquelle il pourrait avoir été composé. Les prédictions contre les divers pays se renferment dans des phrases générales, et tout ce que nous pouvons en conclure, c'est que, au siècle de l'auteur, l'idolâtrie y était encore en vogue, peut-être le christianisme persécuté.

Un seul vers nous a semblé autrefois pouvoir autoriser une conjecture plus précise. Quand l'auteur commence le tableau de la démoralisation du monde et des guerres sanglantes qui l'affligeront, tableau qui paraît être peint d'après nature, il l'introduit en disant que ce sera *quand d'autres Perses règneront* (v. 40 : *ὅταν ἄλλοι ἄρξωνται Πέρσαι*). Serait-ce une allusion à l'avènement des Sassanides et aux guerres d'Alexandre Sévère et de ses successeurs? Voyez plus bas le livre XIII.

XI.

Les divers fragments qu'on a réunis sous le nom du *huitième* livre sont positivement étrangers les uns aux autres; seulement il n'est pas facile d'en déterminer le nombre, tellement le texte paraît incohérent par suite de l'état de dégradation dans lequel il nous est parvenu. En plus d'un endroit des vers incomplets et tronqués, s'arrêtant au milieu d'une phrase, attestent le fait d'une manière indubitable et nous autorisent à soupçonner d'autres lacunes là où le raisonnement exégétique seul peut les découvrir. Il en est résulté que plusieurs interprètes n'ont vu dans ce livre qu'une série d'oracles épars et indépendants qu'on aurait réunis, tels qu'on les aurait trouvés, pour former une espèce d'appendice à la collection. Nous ne croyons pas devoir nous approprier ce jugement dans toute sa rigueur. Nous pensons au contraire que la majeure partie de ces textes, sans doute fragmentaires, savoir les 360 premiers vers sur un total de 500, appartiennent à une seule et même composition dont la pensée dominante est l'annonce du jugement dernier. Mais comme cette pensée n'est pas développée d'une manière conséquente et progressive, comme c'est le cas par exemple dans l'Apocalypse de Jean, et que l'auteur semble quelquefois revenir sur ses pas et se répéter, ce fait, joint aux difficultés créées par les lacunes dont nous venons de parler, ne permet pas à l'exégèse de reconstruire ce qu'on pourrait appeler le système eschatologique du poète et de s'assurer du degré de netteté qui règne dans sa perspective. Le lecteur en jugera par l'analyse que nous allons lui soumettre.

La Sibylle commence par déclarer qu'elle a autrefois prophétisé sur les divers empires de l'antique Asie et qu'elle est envoyée aujourd'hui

d'hui pour exercer le même ministère à l'égard de Rome. Elle fait un tableau sommaire du despotisme et de la dépravation de cette puissance et lui prédit la ruine et surtout la destruction de sa capitale. Après ce préambule le poète s'engage dans des prédictions de détail en reprenant la suite des événements là où s'était arrêté l'auteur du cinquième livre. Après les quinze premiers rois (comptés sans doute de Jules-César à Trajan, bien que le compte ne soit pas exact) il en viendra un qui portera le nom d'une mer voisine (Adrien) et dont les penchants vicieux et les exploits sont très-bien caractérisés d'après les données de l'histoire. On remarquera qu'ici Adrien est peint sous des couleurs toutes différentes de celles employées par l'autre auteur. Après lui, tout à la fin des temps (πανόστατον ἡμᾶρ ἔχοντες, v. 65), règneront trois rois, pour le portrait desquels les couleurs sont moins prises dans l'histoire, qui constate que Rome à cette époque a été à l'apogée de sa puissance et de sa prospérité, que suggérées par les antipathies religieuses et les préoccupations apocalyptiques de l'auteur. Il ne dit pas explicitement que les trois rois gouverneront en même temps; cependant une analyse non prévenue du texte nous fera songer plutôt à Antonin, Vérus et Marc-Aurèle, qu'au fils de ce dernier à l'exclusion de Vérus. Quoi qu'il en soit, il n'est pas question d'un autre roi venant après eux, mais l'auteur parle immédiatement de la fin de Rome et du monde. Les peuples asservis s'insurgeront et se vengeront; avec eux viendra l'exilé, meurtrier de sa mère (ὁ φυγάς μητροκτόνος, v. 71), c'est-à-dire Néron, et les guerres civiles, jointes aux fléaux de la famine et de la peste, achèveront la ruine des Romains. Cependant tout n'est pas bien transparent dans ces peintures. Il y a même des passages qui sont de nature à susciter de grands embarras aux interprètes. Ainsi, après avoir décrit la destruction de Rome, le texte dit tout à coup, d'après l'explication en vogue jusqu'ici, qu'alors la sixième race (ou famille, génération, γενεή, v. 131) des rois latins cessera de vivre et un autre roi de la même race régnera sur toute la terre, avec ses enfants, d'une manière permanente et inébranlable, quand l'Égypte aura eu quinze rois, et que ce roi viendra de l'Asie détruire Rome en l'an 948 :

Ἐκτοτε δ' αὖ Λατίνων ἕκτη γενεὴ βασιλῆων
 ὑστάτιον βίον ἐκτελέσει καὶ σκῆπτρα προλείψει.
 τῆς αὐτῆς γενεῆς ἕτερος βασιλεὺς βασιλεύσει
 ὅς πάσης γαίης ἄρξει.
 παῖδες καὶ παῖδων τούτου γενεὴ ἀσπεύτων...
 ὁππότεν Αἰγύπτου βασιλεῖς τρίς πέντε γένωνται.
 ἔνθεν. . . ἤξει πορθήσων λαῶν γένος, ἄκριτα φύλα...
 Ῥωμαίων ὑπέροπλον ἀπειλὴν αὐτὸς ὀλέσσει.

 τρίς δὲ τριηκοσίους καὶ τεσσαράκοντα καὶ ὀκτώ
 πληρώσεις λυκάβαντας ὅταν σοι δύσμορος ἤξη
 μοῖρα βιαζομένη, τεὸν οὐνομα πληρώσασα.

On s'est hâté de conclure de tout ceci qu'il est question de Septime Sévère et de ses deux fils, ce qui reviendrait à dire qu'une main postérieure a inséré ici après coup quelques vers destinés à corriger l'erreur de l'oracle précédent qui mettait la fin de Rome sous Marc-Aurèle ou sous Commode, prédiction à laquelle l'événement avait donné un démenti éclatant. Nous ne sommes pas de cet avis. La même main a pu écrire toute cette série de prétendues prédictions qui ne se contredisent ni ne se corrigent nullement. La sixième race ou dynastie d'empereurs romains est celle qui a commencé avec Nerva et qui pour notre prophète est bien la dernière, car il ne parle pas d'une septième. Elle ne donne pour l'Égypte, avec les précédentes, que quinze souverains (de Jules-César à Marc-Aurèle), par la simple raison qu'Othon et Vitellius n'ont pas exercé de pouvoir dans ce pays, passé immédiatement après Galba sous le sceptre de Vespasien. Celui qui viendra de l'Asie pour détruire Rome n'est pas le moins du monde Septime Sévère, ce qui serait contraire à l'histoire, encore moins est-ce le roi qui règnera sur toute la terre avec ses enfants; c'est tout simplement Néron, le Néron de l'Apocalypse et des Sibylles, le Néron de la superstition populaire, dont le retour est fixé à l'an 948 de Rome, 194 ou 196 de J. C., non pas parce que l'auteur vivait à cette époque ou peu auparavant (car dans ce cas il aurait aussi connu Commode, Pertinax et Julien), mais par la simple raison que le nombre 948, écrit en caractères numériques grecs, forme le nom de Rome (ΡΩΜΗ = 100 + 800 + 40 + 8). Rome accomplira la période indiquée d'avance par son nom, et rien ne nous empêche de supposer que l'auteur d'une pareille prédiction ait vécu sous

Marc-Aurèle, une quinzaine ou une vingtaine d'années avant cette époque fatale que le génie de la divination apocalyptique n'a pas dû avoir de peine à pronostiquer. Quant au roi qui règnera sur toute la terre, dont la puissance sera permanente et inébranlable, et dont les enfants partageront l'empire, ce roi, d'après une exégèse très-naturelle, ne sera pas *originnaire* de la même race (τῆς αὐτῆς γενεῆς), mais *roi de la même race*, c'est-à-dire que les Latins aussi lui seront soumis comme le reste du monde, et il ne faut pas beaucoup d'efforts pour comprendre que l'auteur veut parler, non de Septime Sévère, mais de Christ, auquel il revient presque dans les mêmes termes v. 171 et suiv., où il lui attribue en outre la résurrection des morts. Et c'est bien de Christ, en général, que s'occupe le reste de la pièce. Il est question de lui d'abord comme du grand-juge du monde et des mortels, mais à cette occasion le poète se laisse aller à raconter au long sa vie terrestre, ses miracles, sa passion, sa résurrection, tout cela, bien entendu, en se servant du futur prophétique.

C'est au milieu de la description du jugement, et après un passage à moitié détruit par le temps dans les manuscrits, que se trouve le fameux *Acrostiche*, la prédiction sibyllique dont l'ancienne apologétique a fait le plus de cas et de bruit. Ce sont 34 vers (v. 217-250) dont les initiales, jointes ensemble, forment les mots : ΙΗΣΟΥΣ ΧΡΕΙΣΤΟΣ ΘΕΟΥ ΥΙΟΣ ΣΩΤΗΡ ΣΤΑΥΡΟΣ. Ces vers étaient déjà connus de Lactance, qui en cite quelques-uns¹ sans faire remarquer le caractère acrostichique qui les relie entre eux et qui, en en faisant une pièce à part, devait leur donner une importance plus marquée. Mais peu de temps après, Eusèbe² transcrit le morceau tout au long en signalant la phrase formée par les initiales réunies et en s'exaltant sur cette curieuse révélation mise par le Saint-Esprit dans la bouche de la Sibylle érythrénne, laquelle, d'après son propre témoignage, a dû vivre avec la sixième génération depuis le déluge. Il avoue que quelques-uns ne voyaient dans cette pièce qu'une fraude chrétienne; mais il déclare ne pouvoir admettre ce soupçon parce que déjà Cicéron, mort longtemps avant Jésus-Christ, a traduit ces

¹ *Instit.*, VII, 19.

² *Constantini Orat. ad SS. cœtum*, c. 18.

mêmes vers en latin¹. Saint Augustin fait aussi grand cas de cet oracle². Il le transcrit d'après une traduction en mauvais vers latins qui conserve tant bien que mal les initiales grecques, à l'exception des Y, introuvables en latin, et avec quelques autres licences. Mais il n'en connaît que les 27 premiers vers, de sorte que le mot σταυρός lui manque. Il y trouve même des mystères et des miracles dont ses prédécesseurs ne s'étaient guère doutés : d'abord 27 est le cube de 3, ce qui sans doute est d'une certaine importance pour la théologie, ensuite les cinq mots grecs formés des initiales de l'oracle entier forment à leur tour, et par le même procédé, le mot ΙΧΘΥΣ, *poisson*, qui est le nom mystique de Jésus-Christ, *eo quod in hujus mortalitatis abyssu velut in aquarum profunditate vivus, hoc est sine peccato, esse potuerit!* A partir de là notre acrostiche fut souvent copié à part, probablement sur le texte d'Eusèbe, et resta le morceau le plus connu de la littérature sibylline pendant tout le moyen âge. Il est très-probable cependant que la merveille principale de la pièce, son caractère acrostichique, n'est pas même le fait du poète, auteur primitif du livre entier, mais qu'un lecteur studieux, y ayant trouvé quelques vers dont les initiales se prêtaient par hasard à de pareilles combinaisons, s'est fait un jeu de retoucher la tirade de manière à produire une phrase entière. Voici les raisons qui nous suggèrent cette conjecture : Nous avons déjà dit que Lactance, en citant des vers isolés du morceau, ne parle pas d'acrostiche, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire si l'acrostiche avait existé et avait été connu comme tel. Il en cite entre autres le v. 224 : τρέψουσι δ' εἰδωλα βροτοί.... (les mortels *briseront* leurs idoles), mais ce vers commence aujourd'hui par le mot βέψουσι (ils *jetteront*) ; il y a donc là un changement, évidemment arbitraire, fait en vue de la nécessité de l'acrostiche.

¹Cette dernière assertion de l'illustre évêque est le fruit d'une singulière méprise que chacun peut vérifier en lisant le traité *De divinatione*, l. II, ch. 54, où le philosophe romain fait une critique bien sensée des oracles sibyllins connus de son temps, mais *sans en citer une ligne*, et où il prouve en particulier qu'un acrostiche, comme il y en avait parmi ces oracles, ne prouve pas l'inspiration divine de l'auteur, mais uniquement son savoir-faire et les ressources de son talent. Pour ce qui est de la traduction en vers latins attribuée à Cicéron, le fait est que ce dernier parle d'un individu qui, dans une séance du sénat, avait *mal interprété* un prétendu oracle de la Sibylle relatif au rétablissement de la royauté à Rome. Voilà tout !

²*Civ. Dei*, XVIII, 23.

Nous ferons ensuite remarquer l'absurde orthographe ΧΡΕΙΣΤΟΣ pour Χριστός, que l'auteur, travaillant librement, aurait pu très-bien éviter, mais que le second rédacteur, lié par le contexte, n'est pas parvenu à changer. De plus le morceau ne peut pas avoir commencé, comme pièce séparée, par ces mots : ἰδρώσει δὲ γῶν.... (*mais la terre suera....*) par lesquels il se rattache évidemment à l'ensemble de la description du jugement. Quant à la fin, le morceau n'est pas non plus isolé du reste, car le v. 251 se rattache à ce qui précède par un simple relatif, peut-être même au v. 245. En tout cas il y a là une interpolation, le texte actuel (inconnu à Augustin) disant explicitement (v. 249) :

ὁὗτος ὁ νῦν προγραφεὶς ἐν ἀκροστιχοῖς θεὸς ἡμῶν,

paroles qui attestent la rédaction acrostichique complète. Vraiment on ne sait ce qu'on doit admirer davantage, de l'industrie des rimeurs qui, de la meilleure foi du monde, font les prophéties à l'aune et sont eux-mêmes les dupes de leur superstition avant de rendre les autres dupes de leurs prétendus oracles, ou de la candeur de ces illustres théologiens qui dissertent gravement sur les étonnantes révélations que l'amour du merveilleux leur fait découvrir dans les misérables pastiches fabriqués pour ainsi dire sous leurs yeux.

Le reste du huitième livre est formé de trois fragments de poésies chrétiennes qui n'ont aucune analogie avec la littérature pseudo-sibylline. Il y a d'abord (v. 361-429) un discours de Dieu adressé au monde païen, discours qui contient des passages très-éloquents dans le genre de ceux qui se trouvent fréquemment chez les prophètes hébreux sur le même sujet. Le commencement en manque, du moins il n'y a pas d'introduction et le morceau doit avoir appartenu primitivement à un poème plus étendu. A la fin le texte s'arrête brusquement au milieu d'un vers et d'une phrase qui allait parler de Jésus-Christ. Le second fragment (v. 430-480), qui ne présente pas non plus un commencement convenable, débute par une louange du Créateur, écrite dans un style très-relevé et en partie à la seconde personne. Le poète insiste sur la part qu'eut le Verbe à l'acte de la création. Il passe ensuite à l'incarnation, en suivant le récit de l'Évangile depuis l'annonciation jusqu'à l'adoration des mages et des

pâtres de Bethléhem. Il est évident que le poème, dans sa forme primitive, n'a pas pu s'arrêter là tout brusquement. Comme l'auteur paraît insister sur la virginité de Marie, on a cru que ce morceau devait avoir été écrit à une époque bien plus récente que le siècle des Antonins qui a produit la première partie de ce livre. Enfin le dernier fragment (v. 481-501), commençant également au milieu d'une phrase et finissant par un vers dont la dernière moitié est perdue, contient l'énumération des devoirs de la piété chrétienne opposée à un culte purement extérieur et formaliste. Il serait possible que les trois fragments eussent appartenu dans l'origine à un seul et même poème didactique sur l'histoire et l'enseignement de l'Évangile, mais dans ce cas ils devraient avoir été placés à une grande distance l'un de l'autre. Dans cette supposition nous regretterions même beaucoup la perte du reste, car il n'existe aucun ouvrage pareil dans toute l'ancienne littérature. En tout cas, les Sibylles n'y sont pour rien, et cette *Messiad* grecque n'a pas attiré l'attention des Pères.

XII.

Selon toutes les probabilités, les *deux premiers* livres, dont nous n'avons point encore entretenu nos lecteurs, sont la partie la moins ancienne de toute la collection. Aucun auteur des quatre premiers siècles n'en tire des citations, et par leur contenu ils diffèrent essentiellement de tous ceux que nous venons de passer en revue. Il est surtout à remarquer qu'il n'y est fait aucune allusion à l'histoire romaine, ce qui rend aussi très-difficile la fixation de l'époque à laquelle ils doivent avoir été écrits. Ce n'est que par une appréciation tout à fait générale, par des indices passablement vagues, qu'on peut arriver à se former une opinion sur leur âge et leur origine. En revanche ils nous offrent une composition bien ordonnée, des tableaux aux contours précis et formant entre eux une espèce de galerie systématiquement disposée; le style se distingue à la fois par une certaine ampleur rhétorique et par une clarté de la diction presque absolument étrangère aux autres livres. Enfin nous n'hésitons pas à dire qu'ils contiennent un poème unique, bien arrondi, et reproduisant dans sa forme la plus populaire le résumé de l'histoire du genre hu-

main au point de vue eschatologique. C'est sans doute aussi pour cette raison que, lors de la rédaction finale du Corps des oracles sibyllins, on a placé ce poème à la tête du recueil, à moins qu'on ne veuille faire un pas de plus et dire que l'auteur de nos deux premiers livres et l'ordonnateur de la collection entière ont été une seule et même personne. Cependant cette dernière opinion ne nous paraît pas vraisemblable.

Esquissons d'abord en quelques lignes la marche du poème. La Sibylle qui y parle se présente comme la belle-fille de Noé, femme de l'un des trois patriarches, ce qui revient à dire que l'auteur, différenciant en ceci de ses prédécesseurs, rompt franchement avec le paganisme et n'affecte plus comme eux de mettre la révélation dans la bouche d'une pythonisse étrangère à la sphère biblique. De ce point de vue aussi il raconte d'abord l'histoire du monde depuis la création jusqu'au siècle de Noé. Le fond de son récit est fidèlement puisé dans les premiers chapitres de la Genèse, auxquels il emprunte tous les détails caractéristiques, notamment ce qui se rapporte à la chute; mais il divise cette période de l'histoire en quatre âges dans la peinture desquels il entre bien des traits fournis par la poésie classique. L'auteur ne craint pas même d'employer des noms mythologiques pour en orner son style. Le cinquième âge est déjà tellement dépravé que Dieu suscite Noé comme prophète et héraut de sa volonté. Cependant ses discours (qui sont rapportés au long) ne produisent aucun effet, et il lui est ordonné d'entrer dans l'arche construite d'avance et de se préserver ainsi du déluge, dans la description duquel l'auteur montre un talent poétique comparativement bien plus grand que celui de ses modèles. Les âges qui suivent l'époque du déluge sont décrits prophétiquement, comme des faits à venir. Le sixième est expressément appelé l'âge d'or, et ce nom seul nous dit où le poète est allé prendre les couleurs de sa peinture; le septième est l'âge des Titans, sur lequel il passe très-rapidement en se bornant à le caractériser par son opposition à Dieu. Comme il est question après cela, et sans aucune transition, de l'incarnation du Fils de Dieu (v. 324 et suiv.) —

Δὴ τότε καὶ μέγαλοιο θεοῦ παῖς, ἀνθρώποισιν
ἦξει σαρκοφόρος θνητοῖς δμοιούμενος ἐν γῇ —

nous devons penser que l'âge d'or et l'âge des Titans embrassent à eux deux tous les siècles écoulés entre le déluge et Jésus-Christ. Les Titans représenteront alors assez naturellement la période de la prépondérance des puissances païennes, et l'âge d'or, caractérisé par trois rois, justes et généreux législateurs, sera celui pendant lequel Israël, protégé pour ainsi dire par l'égide immortelle de ses trois grands patriarches, qui lui lèguent leurs noms et l'héritage des promesses de Jéhova, a vécu indépendant et heureux. Ce double parallélisme nous semble devoir faire disparaître toutes les obscurités que les interprètes ont trouvées dans cette partie du texte, au point d'identifier les trois rois en question avec les trois fils de Kronos ou avec ceux de Noé. On ne s'étonnera pas que le poète ait idéalisé l'histoire ancienne du peuple de Dieu au point de l'assimiler à l'âge d'or du monde.

Quant à ce qui est dit de la personne de Christ, c'est évidemment un chrétien qui nous raconte ici son histoire. Son nom, dit-il v. 326, est composé de quatre voyelles et de deux consonnes qui forment ensemble le nombre 888 (ΙΗΣΟΥΣ). Il est successivement question des Mages, de Jean-Baptiste, de la fuite en Égypte, de l'enseignement évangélique, des guérisons et d'autres miracles, de la passion, de la descente aux enfers, de la résurrection et de l'ascension, enfin des apôtres et de leur prédication, de la conversion des païens et de la ruine de Jérusalem. Tous ces faits doivent appartenir au huitième âge, quoique l'auteur ne marque pas ce chiffre comme il l'a fait pour les précédents. En général, il passe plus rapidement sur ce dernier tableau et l'achève, en terminant le premier livre, par une prédiction sommaire de temps criminels et malheureux qui doivent suivre l'époque de Christ. Le second livre, après un court préambule où la Sibylle se prépare à de nouvelles révélations après les fatigues de ses transports précédents, est consacré tout entier à la description du jugement dernier. Comme les scènes qui vont être décrites sont rapportées, dès l'entrée, au dixième âge, on est peut-être autorisé à penser qu'une partie du texte a été perdue et que l'auteur a dû résumer prophétiquement, comme formant le neuvième âge, les péripéties de l'histoire entre la ruine de Jérusalem et l'époque où il vivait lui-même. C'est la perte de ce morceau qui nous prive des moyens les plus directs de fixer cette dernière. Quoi qu'il en soit, la descrip-

tion est assez confuse au commencement, et l'imagination du poète, tant qu'elle s'abandonne à son propre essor, divague plus ou moins sans offrir à la nôtre des tableaux nettement tracés. Il y a d'ailleurs une preuve palpable de ce que le texte a été ici altéré. Au milieu d'une tirade destinée à exalter les récompenses célestes qui attendent les fidèles, surtout les martyrs et les vierges, on trouve inséré dans plusieurs manuscrits et par suite dans les éditions un long morceau d'origine étrangère (v. 56-148). C'est un fragment d'un poème moral ou gnomique connu sous le nom de *Ποίημα νομοτικόν* et faussement attribué à un vieux poète grec Phocylide, mais dans lequel la critique moderne a reconnu l'œuvre d'un juif alexandrin. Ce fragment contenant, à la forme impérative, un long catalogue de vertus et de devoirs, interrompt brusquement le fil des idées qui autrement se lient très-bien quand on joint le v. 55 au v. 149. Plus loin cependant le texte authentique de notre poème sibyllin reprend ses allures franches et dégagées. Nous voyons tour à tour apparaître en scène Béliar égarant les hommes par des miracles, le prophète Élie sur son char donnant le signal de la fin, un fleuve de feu consumant la terre, les quatre archanges ressuscitant les morts, enfin Christ s'asseyant sur son trône pour juger les mortels. La résurrection surtout est peinte avec des couleurs bien plus vives que celles de l'Apocalypse; l'entrée successive des Pères de l'Ancien Testament donne à ce tableau une beauté toute dramatique, et la description des peines de l'enfer et des plaisirs du paradis, pour les deux classes d'hommes représentées par un long catalogue de péchés et de vertus, complète éloquemment le cadre des visions eschatologiques. Pour les détails, le poète fait les plus nombreux emprunts aux discours prophétiques des ch. XXIV et XXV de l'évangile selon saint Matthieu, mais il y mêle sans scrupule les noms de l'Achéron et de l'Élysée, et ceux du Tartare et de la Géhenne alternent fraternellement dans ses pages. On a voulu trouver, par-ci, par-là, dans ces chants des allusions à des événements politiques contemporains de l'auteur, par exemple à la persécution de Dioclétien et à la migration des peuples. Mais, à moins de forcer le sens de quelques phrases d'une portée toute générale, il est impossible de signaler des faits de ce genre. Il faut se borner à dire que le silence des Pères, même de ceux qui ont été le plus engoués des Sibylles, et l'absence de toute idée chiliaristique

doivent nous engager à considérer cette composition comme postérieure au milieu du quatrième siècle ¹.

Le poëme se termine par quelques vers imités, pour ne pas dire copiés, de ceux que nous avons trouvés à la fin du septième livre. La Sibylle confesse ses péchés et invoque le Sauveur pour en obtenir le pardon.

XIII.

Les quatre derniers livres nouvellement découverts par le cardinal Mai ne sont pas les moins curieux de la collection, quoiqu'ils n'offrent guère d'éléments qui intéressent l'histoire religieuse. Ils forment évidemment un seul tout divisé en quatre chants qui paraissent même avoir été originairement d'une longueur à peu près égale, mais dont le texte a beaucoup souffert et présente aujourd'hui des lacunes plus ou moins sensibles. Les trois premiers chants se terminent uniformément par une prière adressée à Dieu par la Sibylle qui demande à jouir d'un peu de repos après les fatigants paroxysmes de son inspiration prophétique. A tout prendre, nous avons dans cet ouvrage une espèce d'histoire universelle mise en vers et formulée comme une longue série de prédictions en apparence énigmatiques, mais dont l'intelligence est généralement facile. Seulement le dernier chant présente des obscurités telles que les savants se sont livrés aux hypothèses les plus diverses et les plus hasardées, soit pour les faire disparaître, soit pour déterminer l'époque à laquelle l'auteur doit avoir écrit.

¹ Il y a dans ce poëme partout si transparent une énigme que nous avouons n'avoir pas pu résoudre; ce qui doit nous consoler, c'est que tous nos prédécesseurs ont essayé en vain d'en trouver le mot. Dieu, pour se révéler à Noé, lui dit (I, 141 et suiv.):

Ἐννέα γράμματα ἔχω· τετρασύλλαβός εἰμι· νόει με.
Αἱ τρεῖς αἱ πρῶται δύο γράμματα ἔχουσιν ἑκάστη
Ἡ λοιπὴ ὁὖ τὰ λοιπὰ, καὶ εἰσὶν ἄφωνα τὰ πέντε·
Τοῦ παντὸς δ' ἀριθμοῦ ἑκατοντάδες εἰσὶ δις ὄκτω
Καὶ τρεῖς τρις δεκάδες σὺν γ' ἑπτα.....

Nous ne connaissons point de nom de Dieu de quatre syllabes, dont les trois premières aient deux lettres, la dernière trois, en tout cinq consonnes et quatre voyelles, qui ensemble représentent, par leur valeur numérique (en grec), le nombre 1697.

Le premier chant (l. XI) commence par une courte mention du déluge, de la tour de Babel et de la dispersion des peuples, comme de faits antérieurs, et passe immédiatement au futur pour signaler la série des empires qui doivent se succéder dans le monde. Par ce début on voit tout de suite à quel genre de littérature on a affaire. L'auteur ne dit pas un mot sur le rôle qu'il veut jouer, sur le masque qu'il va mettre ; mais on voit qu'il connaît les récits de la Genèse et qu'ils sont pour lui le résumé de la première page de l'histoire du monde. Il n'est donc point païen. Quant à la description des empires antiques dont il veut retracer les destinées, il ne faut pas s'attendre à une grande exactitude chronologique et encore moins à un ordre pragmatique tel que nous l'observerions dans un manuel d'histoire. Cependant nos prédécesseurs ont positivement eu tort en ne voyant dans la marche suivie que l'effet du caprice ou un imbroglio inextricable. L'histoire se présente à l'imagination du poète sous forme de tableaux plus ou moins isolés, mais toujours rattachés aux destinées de l'Égypte. C'est que très-probablement l'auteur est Égyptien lui-même, et comme il est en tout cas dépendant du point de vue biblique, ce double caractère détermine son exposé bien plus qu'aucune considération puisée dans la science.

Il parle d'abord de l'empire égyptien et d'un roi sous lequel il y aura une disette à laquelle remédiera un prisonnier dont le nom a le chiffre *dix* pour initiale (Joseph), puis la mer Rouge engloutira un peuple nombreux, ensuite viendra un roi dont le nom sera emprunté au sable (Psammétique? Psamménit?), et après 1820 ans commencera l'empire des Perses. Nous ignorons où l'auteur a pris ce nombre, ainsi que les autres données chronologiques qu'il consigne dans son poème ; mais nous voyons clairement que son but n'a pas été de raconter l'histoire des Pharaons pour elle-même.

L'empire des Perses, avec lesquels se combinent ici les Assyriens et les Mèdes, durera 1120 ans. L'auteur ne s'y arrête que pour mentionner en passant les diverses incursions faites en Asie par des conquérants venus de l'Éthiopie. Évidemment ces derniers faits sont contemporains de ceux du morceau précédent, et nous comprenons qu'ils ont dû préoccuper de préférence un auteur égyptien. Des Perses l'empire passera aux Ioniens (Grecs, Macédoniens). C'est dans cet endroit qu'il est plus particulièrement parlé d'un puissant roi assyrien qui

aura pour sujets des rois nombreux, bâtira un temple et un autel au Très-Haut, abattra les idoles, soumettra le peuple à la loi de Dieu et aura de nombreux successeurs de sa famille. Son nom a pour initiale la dix-huitième lettre de l'alphabet ou le chiffre 200. Nous n'hésitons pas à déclarer que ce nom, que nos prédécesseurs ont désespéré de retrouver, n'est autre que celui de Salomon. Déjà plus haut le peuple nourri par Joseph pendant la disette est appelé les Assyriens, désignation qui équivaut souvent à celle de Syriens dans la littérature des premiers siècles, et les autres attributs ne conviennent qu'à un souverain juif. Sans doute l'histoire est ici idéalisée, ou plutôt elle est devenue mythique, mais cela même nous donne mieux la mesure de toute cette littérature et nous permet de nous orienter et dans l'horizon des poètes sibyllistes et dans le cercle des lecteurs pour lesquels ils écrivaient.

Un troisième tableau, nous dirions volontiers une troisième vision, peint deux enfants italiens sortant de l'ancre d'une bête féroce pour bâtir sur sept collines une ville qui finira par s'élever contre l'Égypte. Leurs initiales à tous deux sont le chiffre cent (Romulus, Rémus). A cela le poète rattache immédiatement le récit de la guerre de Troie, de la mort d'Agamemnon, de la fuite d'Énée (ces deux princes désignés encore par leurs initiales chiffrées) et de leurs aventures bien connues, et termine par la prédiction que les descendants d'Énée domineront sur le monde entier, les Parthes exceptés. Un sage vieillard, ajoute la prétendue Sibylle, chantera tous ces événements en s'emparant de mes paroles et de mes mètres, et cachera mes livres après les avoir pillés. Ainsi encore une fois un misérable imitateur d'Homère a l'audace de se donner du relief en accusant de plagiat celui auquel il doit le petit nombre de ses vers qui ne soient pas absolument mauvais.

Enfin, par cette transition bien naturelle, l'auteur arrivé au quatrième et dernier tableau de la première partie de son histoire prophétique, à l'empire des Grecs. Après avoir parlé brièvement de toutes les guerres d'Orient soutenues par ce peuple, il s'arrête aux conquêtes des deux grands rois macédoniens dont les initiales sont les chiffres cinq cents (Philippe) et un (Alexandre); à ce dernier l'Asie opposera en vain son roi au chiffre quatre (Darius). Après quelques détails, à peine effleurés, sur les exploits du Macédonien et le par-

tage de son empire, le poète dirige encore ses regards vers l'Égypte, dont les rois, au nombre de neuf, porteront tous le même nom et règneront pendant 238 ans en donnant la paix et le bonheur au monde. Une femme, dont l'initiale sera le chiffre *vingt* (Cléopâtre), sera leur héritière et amènera, soit par des guerres, soit par des intrigues amoureuses, la misère et l'esclavage sur le malheureux pays d'Égypte. On peut reconnaître, dans les tableaux plus ou moins confus du texte, les personnages de Jules-César et de Marc-Antoine; mais sans le secours de la connaissance des faits il serait difficile de donner un sens à des prophéties voilées à dessein pour paraître plus antiques.

Le second chant (l. XII) est consacré exclusivement à l'histoire des empereurs romains depuis Auguste jusqu'à Alexandre Sévère et l'avènement des Sassanides. Rien de plus transparent, de plus facile à déchiffrer que la série de leurs noms propres. L'auteur, d'après la méthode que nous avons déjà signalée, les désigne uniformément par la valeur numérique des initiales. Ainsi il n'est pas besoin de grands efforts d'esprit pour trouver dans les nombres 1, 300, 3, 20, 50, 3, 70, 70, 70, 300, 4, 50, 300, 1, 1, 70, 1, 20, 80, 10, 50, 200, les noms d'Auguste, Tibère, Gaïus, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Tite, Domitien, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Vérus, Aurèle, Commode, Pertinax, Julien, Niger et Sévère. Il faut seulement se rappeler que le C latin se rend en grec par un K, et le V par Oû. Mais en dehors de ce parallélisme des chiffres et des noms propres on peut dire que tout, dans le récit prophétique, est obscur, si ce n'est sujet à caution. Il est fait allusion à un grand nombre d'événements qui nous sont inconnus ou peut-être même imaginaires. Pour prouver que cette dernière supposition n'est pas gratuite, nous n'avons qu'à constater que l'auteur fait périr Tibère et Tite par le glaive (σιδήρεω, v. 47; χαλκῷ, v. 123), Vespasien par son armée (πέσεται στρατιῆς ὑπ' ἀνάγκης, v. 116), Nerva par un assassinat (τροπῶς μετόπισθεν, v. 146), qu'il fait de ce dernier un prince cruel qui mettra à mort une masse de citoyens romains, tandis qu'il dit de Domitien que le monde entier le chérira et qu'il ramènera la paix et le bonheur (v. 126 et suiv.). Il y a ici évidemment une certaine confusion qui ne peut s'expliquer que par une conpaissance très-imparfaite de l'histoire. Ce n'est toutefois pas à la même cause que nous

attribuerons le fait qu'Alexandre Sévère (un prince ayant pour initiale le chiffre *un* et portant le nom du grand roi de Macédoine, τοῦνομ' ἔχων βριάροιο μακεδονίου ἀνακτος, v. 270) est désigné comme successeur immédiat de Septime Sévère. Comme l'auteur signale même des monarques aussi éphémères que Julien et Niger, il nous semble impossible qu'il ait oublié ceux qui régnèrent entre Septime et Alexandre. Nous aimons mieux admettre une lacune dans le texte, lequel a incontestablement souffert dans la dernière partie de ce livre. Mais ce qui doit nous intéresser davantage dans ce résumé historique, ce sont les quelques allusions à l'histoire religieuse que nous y trouvons et qui devront nous servir à déterminer à quelle Église l'auteur appartenait. Ainsi Vespasien est nommé le grand exterminateur des hommes pieux (εὐσεβέων δλέτης μέγας ἀνδρῶν, v. 99¹) et le destructeur de Jérusalem. A l'occasion de Trajan aussi (v. 152) il est fait mention d'une cruelle guerre contre les Juifs, qui dans les deux passages sont encore appelés Assyriens. Si nous ajoutons à cela que nulle part, pas même sous Néron, il n'est parlé des persécutions contre les chrétiens, que Domitien est même exalté pour ses vertus, on pourrait être amené à penser que le poète a été juif lui-même et qu'aucun intérêt personnel ne lui rappelait les destinées de la religion chrétienne sous les divers règnes qu'il retrace. Ce jugement, toutefois, nous paraîtrait trop précipité. Il y a, au contraire, quelques indices qui semblent prouver que l'auteur appartenait à l'Église chrétienne. Ces indices sont peu nombreux sans doute et peu explicites, mais d'autant plus significatifs qu'ils sont en apparence accidentels. Ainsi, en parlant de la ruine de Jérusalem, il la représente comme l'effet de la colère de Dieu provoquée par la désobéissance des habitants qui n'observèrent pas la *nouvelle loi* (οὐκ ἐφύλαξαν νέον νόμον, v. 111) et adorèrent les idoles. Quand même nous voudrions ne pas voir l'Évangile dans cette nouvelle loi rejetée par les juifs, ce qui sera toujours l'interprétation la plus naturelle, nous devrions accorder qu'un chrétien seul, et un chrétien très-ignorant, placé à grande distance des faits, a pu accuser d'idolâtrie les juifs contemporains de Vespasien. Mais il y a plus. Sous le règne d'Auguste il est parlé d'un

¹ Nous avons trouvé ce même vers I. V, 36, à propos du même empereur. Des plagats pareils sont on ne peut plus fréquents entre les divers Sibyllistes.

astre extraordinaire qui doit apparaître en plein midi, et avec lequel viendra la *Parole cachée du Très-Haut*, pareille à un mortel :

καὶ τότε δὴ κρύφιος ἔξει Λόγος ὑψίστοις
σαρκοφάγων θνητοῖσιν ὁμοῖον.

Bien que le texte soit ici incertain, le mot *σαρκοφάγων* ne donnant point de sens plausible et la correction conjecturale proposée par les éditeurs, *σαρκοφέρων*, ne rétablissant pas la régularité syntactique de la phrase, il n'est guère douteux qu'il soit ici question de l'incarnation du Verbe. Enfin, dans un autre endroit, où le récit passe de Commode à Pertinax, il est dit (v. 230 et suiv.) qu'il s'écoulera 244 ans depuis le premier empereur jusqu'au vingtième, et l'époque du premier est caractérisée par ces mots : Depuis que la Parole du grand Dieu éternel sera venue sur la terre.... (Ἐξότε.... Λόγος ἀθανάτου μεγάλου θεοῦ ἦλθεν εἰς γῆν). Ainsi l'avènement de Christ est mentionné comme un terme chronologique, ce qui ne saurait être attribué qu'à une plume chrétienne, quoique le poète qui a pris le masque de la Sibylle n'éprouve pas le besoin de s'étendre sur ce sujet comme nous l'avons vu faire à ses devanciers. Il attribue même au fait de l'apparition de la Parole de Dieu l'agrandissement de la puissance romaine. Ne pourrait-on pas conclure de tout ceci que la pièce entière est le produit d'une époque où aucun intérêt polémique ne préoccupait plus les esprits? C'est l'opinion de plusieurs auteurs; cependant, avant d'arrêter la nôtre, continuons notre analyse.

Les obscurités augmentent dans le troisième chant (l. XIII). La série des empereurs y est continuée, mais ils ne sont plus aussi régulièrement désignés par leurs initiales et il est fait allusion à un grand nombre de faits de détail qui nous sont inconnus, faute de sources suffisantes pour l'histoire du troisième siècle à partir de l'époque où s'arrêtent les récits d'Hérodien. Toutefois il n'est pas absolument impossible de retrouver le fil de l'histoire, même dans le dédale de prédictions spéciales que contient ce livre sur le sort des villes et des provinces de la partie orientale de l'empire. Car il est à remarquer que l'auteur ou bien ne connaît que cette partie-là, ou du moins ne s'intéresse qu'à elle, ce qui d'un côté confirme la supposition que nous avons affaire à un poète égyptien, et, de l'autre, peut nous servir jusqu'à un certain point de garantie pour les faits eux-

mêmes qui sont mentionnés par lui et que nous ne connaissons pas d'ailleurs. Au commencement du livre le texte se trouve dans un triste état de conservation ; un grand nombre de vers doivent avoir été perdus après le préambule, car il n'y a pas de trace des empereurs qui ont suivi immédiatement Alexandre Sévère, des deux Maximes, des deux Gordiens, de Maxime et de Balbin ; le premier personnage qui paraît sur la scène, dans une tirade tronquée, est un jeune enfant (*νηπίος*, v. 8) tenant le sceptre dans un temps de guerre et de famine, et périssant par la trahison d'un ami pendant qu'il va noblement défendre l'empire contre les attaques des Perses. Si nous ne nous trompons pas en appliquant ces vers à Gordien III, nommé César à douze ans et mort sur les rives de l'Euphrate à dix-neuf, dans une sédition militaire et après plusieurs victoires remportées sur le Sassanide Schahpour, nous aurons un point de départ pour l'interprétation des oracles suivants. Après ce jeune prince, dont le nom ne se trouve pas indiqué, il en vient deux autres de la Syrie, le père et le fils, auxquels le texte, d'après l'explication vulgaire, donne un nom représenté par le nombre 521. Mais une pareille désignation est une absurdité au point de vue du système grec de la numération ; il faut lire 500 (Φ), et le petit nombre marque la 21^e lettre de l'alphabet. Aussitôt nous reconnaitrons les deux Philippe, originaires de Bostra en Arabie, ville dont le nom est inscrit en toutes lettres v. 68 avec des prédictions spéciales et même avec le surnom prophétique de Philippopolis. Ils seront renversés par un guerrier originaire de la Dace dont l'initiale correspond au chiffre 300, et qui sera de la famille du nombre 4 (*ἐκ τετραδὸς γενεῆς*, v. 79), double désignation, en apparence plus énigmatique que les autres, mais qui se résout facilement par le nom de Decius Trajanus, le vainqueur de Philippe. Le successeur de Dèce, Gallus, est nommé en toutes lettres, dans ce sens du moins que l'auteur l'appelle un roi *gaulois*, par allusion à son surnom. Mais entre ces deux empereurs se trouve intercalé un *brigand* syrien qui doit périr à l'occasion d'un siège. Probablement il s'agit ici d'un de ces usurpateurs éphémères si nombreux à cette époque et dont nous ne connaissons guère que les noms. D'après le synchronisme on pourrait songer de préférence à Jotapien ou à Sulpice-Antonin. Après Gallus vient un autre César qui ne reste que peu de temps aux affaires et qui est désigné

par l'initiale A. Ce serait Émilien, qui périt en 253 après n'avoir régné que quelques mois. L'auteur s'arrête assez longtemps à tous ces règnes pour faire le tableau, un peu confus il est vrai, de tous les désordres qui affligèrent l'empire à la suite des guerres étrangères et civiles, et surtout des émeutes militaires incessantes. Il termine son chant en signalant trois personnages qui rendront la paix et la sécurité au monde romain, un sauveur venu de l'Orient (ἀρητὴρ ἡλιόπεμπτος, v. 151) et deux césars qui régneront ensemble, l'un au chiffre 70, l'autre au chiffre 3. Ces trois personnages ne sauraient être autres qu'Odenat, le roi de Palmyre, et les empereurs Valérien et Gallien. D'allusions aux affaires religieuses pas un mot dans tout ce chant, qui se termine par la description fantastique d'une lutte entre un taureau, un serpent, un cerf, un lion et un bouc, description dont le sens nous échappe, mais qui nous paraît être moins une allégorie politique qu'une péroraison sans goût et sans intelligence, imitée du morceau qui terminait le poème du cinquième livre.

Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'avec le dernier chant (l. XIV) que commencent les prédictions positivement indéchiffrables, même pour la critique la plus clairvoyante. Qu'on en juge plutôt par un rapide résumé de la série des empereurs énumérés par notre prophète. Pour donner plus de facilités aux lecteurs, nous substituerons immédiatement aux chiffres du texte les lettres correspondantes de l'alphabet. Il est d'abord question d'un empereur A, dont le nom a quatre syllabes et qui ne régnera que peu de temps; puis viendront deux M gouvernant ensemble en paix et faisant prévaloir l'ordre et la justice; ensuite un jeune prince V (ou O) détruira Rome, et les Romains l'anéantiront à son tour; après quoi un M, vainqueur des Germains et des *Parthes*, rétablira la capitale. Puis viendront successivement un *loup* d'Occident, un A assyrien, un triumvirat A, L, T; puis les fils de l'un de ces trois se feront la guerre les uns aux autres; puis un roi régnera seul, et après lui il y aura des guerres civiles au sujet de la couronne. Un vieillard D fera des guerres en Asie; un grand monarque E mourra après une longue maladie; il sera suivi d'un T et d'un G qui régneront ensemble. Puis, après un roi sans désignation particulière, viendra un T qui embellira Rome et mourra dans une grande île; un Grec L portant une crinière de lion; un vainqueur des Scythes sans désignation; un D qui fera des guerres sanglantes en

Asie et sera tué par ses soldats; un N venant de l'Asie et portant la guerre à Rome; un Égyptien qui soumettra tous les peuples de l'Orient et de l'Occident. Un glorieux empereur ira parcourir la Grèce et laissera le trône à son fils A, que les Romains aimeront tant qu'ils ne lui permettront plus de les quitter. Après quoi il y aura plusieurs usurpateurs; Rome sera de nouveau détruite et restaurée par un grand empereur qui sera tué par son frère P. Après une série de divers compétiteurs il y aura encore un triumvirat de deux A et d'un troisième dont le nom est formé de *veixos* (querelle? ou *vixos*, victoire?). Après cela la prédiction prend un caractère plus abstrait; il est question de temps malheureux suivis enfin d'une période de repos; une dernière famille de rois latins règnera de père en fils, ou plutôt Dieu règnera lui-même (v. 282). A tout cela se rattachent finalement des prophéties non moins vagues sur les destinées particulières de l'Égypte, dont l'application spéciale nous échappe complètement, et qui aboutissent à la prédiction d'un peuple de saints qui régneront sur la terre entière.

En face de cette nomenclature énigmatique de personnages qui doivent être les successeurs de l'empereur Gallien, nous avouons que notre science historique nous délaisse absolument. Les initiales indiquées dans le texte ne correspondent plus du tout avec les noms propres fournis par les annales authentiques de l'empire, et les données de l'histoire connue ne sont plus représentées par aucun parallélisme saisissable dans nos prétendus oracles. Il n'y a pas, à vrai dire, un seul point par lequel les deux séries se souderaient l'une à l'autre; pas un seul, nous le répétons. Vainement les plus savants critiques sont descendus jusqu'au septième siècle pour découvrir quelque part une faible lueur de ressemblance. Vainement ils se sont permis de remonter derechef jusqu'à Caracalla, d'appeler à leur secours jusqu'à la famille d'Héraclius et les conquêtes des Arabes, d'écrire les Théodose par un T (300) au lieu d'un Θ (9), et d'employer d'autres licences pareilles, le fait est que les princes les plus illustres, qu'un écrivain postérieur n'aurait pu passer sous silence en aucun cas, les Dioclétien, les Constantin, les Julien et tant d'autres, ne sont positivement pas mentionnés dans le texte et que les E, les N, les T de ce dernier, ainsi que ses triumvirats, ne se rencontrent pas dans la réalité historique. La Sibylle parle de destructions réitérées

de Rome ; elle ne sait absolument rien de Byzance ; elle ne connaît pas les peuples barbares qui parurent sur la scène du monde au quatrième siècle ; elle ignore la conversion des empereurs au christianisme ; elle ne trace aucun portrait avec des contours fortement accusés ; elle ne signale aucun événement en face duquel il n'y aurait pas moyen d'hésiter pour la fixation chronologique. Ajoutez à cela que jusqu'à Gallien tout est sûr, si ce n'est transparent ; que l'auteur a su remplir un chant entier des faits compris entre les années 240 et 260 ; que sa dernière perspective se rattache toujours à Rome et au nom latin ; que les temps heureux de la fin même, temps que nous ne saurions d'ailleurs appeler messianiques parce que les éléments religieux y manquent complètement, ne font que continuer une évolution depuis longtemps commencée, sans catastrophe, sans intervention céleste, sans aucun changement de décoration sur la scène du monde politique, — toutes ces raisons réunies justifieront, ce nous semble, la supposition que l'auteur a vécu et écrit sous le règne simultané de Valérien et de son fils, et que tout ce qui remplit le dernier chant n'est qu'une rêverie oiseuse et dénuée d'esprit, une ridicule mystification, dont l'unique mérite est d'avoir réussi jusqu'à ce jour à tromper la sagacité de la critique¹. Mais il y a aussi dans ce résultat quelque chose de très-attristant. Nous avons prouvé plus haut que l'auteur doit avoir été chrétien, malgré l'absence totale de sentiments religieux qui caractérise son élucubration à la fois fade et mensongère ; et voilà que nous avons constaté que c'est au milieu du troisième siècle, de ce siècle de persécutions de plus en plus acharnées et de luttes intérieures de plus en plus violentes, qu'un littérateur affilié à l'Église aura éprouvé le besoin d'exercer sa plume à une composition si complètement étrangère à tout but sérieux. C'est à l'époque même où les Pères apologistes faisaient le plus de fonds sur les prétendus oracles sibyllins, qu'un homme de leur parti s'est donné, *sans le savoir*, la peine de persiffler leur crédule ignorance et de faire,

¹ Ce ne serait pas d'ailleurs la seule prophétie de ce genre fabriquée et préconisée dans l'Église. On peut surtout comparer ici celle qui est attribuée à saint Malachie, évêque irlandais du douzième siècle, sur la succession des papes, dont la série mystérieusement caractérisée s'étendrait bien au delà de celui qui occupe aujourd'hui le siège pontifical, quoique, dans la plupart des cas, les portraits énigmatiques n'aient aucune ressemblance. Voy. Schroeckh, *Hist. eccl.*, XXVI, 124 et suiv.

à notre décharge, la critique la plus ingénieuse, la plus irréfragable et la plus impertinente de leurs arguments de prédilection.

XIV.

Par l'analyse qui précède nous sommes donc arrivés à distinguer les poèmes sibylliques suivants :

I. Le plus ancien, aujourd'hui encore presque complet, est compris dans le l. III, v. 97-817. Nous y rattachons aussi les deux fragments étrangers à tous les manuscrits, mais conservés par Théophile d'Antioche, et qu'on appelle aujourd'hui le *Proœmium*. C'est l'ouvrage d'un juif égyptien, qui a écrit peu après l'an 146 avant l'ère chrétienne.

II. Les fragments contenus l. III, v. 1-96, proviennent également d'un poème d'origine judaïque écrit en Égypte peu avant la bataille d'Actium, vers l'an 35 avant notre ère.

III. Le livre IV nous offre intégralement un poème écrit après l'éruption du Vésuve qui détruisit Herculaneum et Pompéji, vers l'an 80 de J. C. Il est difficile de déterminer si l'auteur a été juif ou chrétien.

IV. Un grand poème judéo-chrétien, généralement bien conservé, forme aujourd'hui le livre V. Il a été composé en Égypte sous le règne de Tite-Antonin, probablement peu après l'an 138 de J. C.

V. D'après l'ordre chronologique nous pourrions placer ici le poème contenu l. VIII, 1-360, dont le caractère chrétien est très-fortement accusé et dont l'auteur a dû écrire sous Marc-Aurèle, en tout cas avant l'an 180 de notre ère.

VI. Le livre VII nous offre les restes d'un poème chrétien dont l'âge est difficile à déterminer; les indices d'une origine hérétique et de l'époque de la fin du premier tiers du troisième siècle sont trop faibles pour établir une opinion arrêtée à ces deux égards.

VII. Les livres XI-XIV contiennent un poème en quatre chants, le seul de la collection qui ne poursuive pas un but religieux et apocalyptique. Il contient une histoire du monde et surtout des empereurs romains qui s'arrête à Valérien et Gallien vers l'an 260, car ce qui suit n'est plus de l'histoire, mais une simple rêverie soi-disant prophétique.

VIII. Enfin les livres I et II (ce dernier cependant renfermant un long morceau d'origine étrangère) forment un dernier poème chrétien presque complètement conservé, mais dont l'époque, faute d'allusions historiques, ne peut être déterminée que d'une manière très-vague comme postérieure au siècle d'Ensébe et de Lactance.

Outre ces huit pièces principales¹ nous avons encore signalé plusieurs fragments, dont quelques-uns paraissent ne se rattacher à aucune des grandes compositions sibylliques, mais appartenir plutôt au genre purement didactique. Tels seraient les v. 56-148 du second livre et les v. 361-501 du huitième, ceux-là tirés d'une pièce d'origine juive, ceux-ci restes épars d'une composition chrétienne. Les v. 818-828 du troisième livre sont une simple note apocryphe ajoutée après coup au poème n° 1. Enfin, le sixième livre, contenant un hymne chrétien, n'offre pas à la critique les moyens de déterminer, soit son époque, soit son intégrité.

Ces résultats, qui diffèrent beaucoup de ceux obtenus par nos prédécesseurs, nous mettent en face d'une nouvelle question critique. Quelle est l'origine de la collection des oracles sibyllins que nous possédons? A cette question on ne peut répondre que par des généralités. La collection, telle qu'elle nous est parvenue, mettant les poèmes juifs pêle-mêle avec ceux d'origine chrétienne, a été faite évidemment dans un intérêt chrétien. Elle est nécessairement plus récente que le dernier des poèmes qui y sont contenus. Mais pour cela nous n'avons pas besoin de descendre jusqu'au huitième siècle, comme le fait Ewald, qui prétend lire dans le XIV^e livre l'histoire de la famille de l'empereur Héraclius; nous pourrions à la rigueur nous arrêter à la fin du quatrième siècle, bien que nous n'ayons aucun argument péremptoire à faire valoir pour cette époque plutôt que pour une autre plus récente. De fait, aucun auteur ancien ne cite la collection comme telle. Encore Lactance, dans les écrits duquel nous trouvons les citations les plus nombreuses, tirées cependant toutes des livres III à VIII, atteste explicitement qu'il les emprunte à des Sibylles différentes, ce qui veut dire, non qu'il aurait su distinguer, par des in-

¹ Il sera intéressant de rappeler ici que Thorlacius croyait avoir reconnu distinctement trente poèmes divers. Le nombre n'en sera pas beaucoup moindre d'après Bleek et Lücke. Depuis on est entré peu à peu dans la voie de la simplification. Ewald compte même moins de pièces diverses que nous.

vestigations critiques, les éléments d'origine diverse d'une collection unique, mais que ces éléments étaient encore, de son temps, réellement séparés les uns des autres et formaient des ouvrages distincts. Le poème contenu dans ce qui forme pour nous les deux premiers livres, lui est encore inconnu. Mais nous avons des raisons particulières pour croire que la collection définitive ne s'est pas faite immédiatement après la composition du dernier poème. D'abord nous sommes convaincu que les lacunes que nous avons signalées existaient déjà lors du travail d'assemblage; en d'autres termes, que l'état de détérioration très-sensible du texte de plusieurs des pièces qui furent réunies par les soins du collecteur, remonte à une époque antérieure aux études de ce dernier. Un certain laps de temps doit donc s'interposer entre la composition des pièces, même les moins anciennes, et leur réunion en un corps d'ouvrage. Cette dernière était un acte éminemment conservatoire, tandis que l'existence séparée de ces poèmes augmentait pour eux les chances défavorables. D'un autre côté, nous ne saurions attribuer au collecteur un travail de rédaction qui aurait en même temps changé les textes, soit par voie de suppression, soit par voie de transposition. Il nous a été possible de faire entrevoir le fil des idées même dans les pièces les moins transparentes; la plupart des lacunes sont évidemment des pertes fortuites, gênantes, créant des difficultés; les contradictions de détail entre les différents poèmes sont innombrables et tellement saillantes qu'un rédacteur qui aurait réellement voulu porter la main sur le texte aurait commencé par en faire disparaître les traces les plus évidentes¹. Enfin il y a encore de nombreuses répétitions, des vers empruntés par les poètes postérieurs à leurs modèles d'un livre à l'autre, qui auraient sans doute été changés ou élagués si le dernier compilateur s'était permis de remanier les textes.

A ces arguments il s'en joint un autre plus décisif encore. Avant l'époque à laquelle appartient la collection définitive, il doit y avoir eu des collections partielles et différentes entre elles. Nous pouvons constater ce fait par les manuscrits que nous possédons en-

¹ Les onze derniers vers du troisième livre font ici une exception qui confirme la règle. Celui qui les a composés a voulu identifier la Sibylle de ce poème avec celle du premier livre. Voir plus haut § VI.

core¹. Ceux de Vienne, d'Oxford et de Munich (ce dernier ayant servi à l'édition *princeps* de Betuleius), contiennent les huit livres, dans l'ordre généralement adopté dans les éditions imprimées; les vers tirés de Pseudo-Phocylide et insérés dans le second livre, y manquent. Le manuscrit de Florence et les deux de Paris placent le huitième livre en tête de la collection et contiennent l'interpolation que nous venons de rappeler. On peut en conclure que les sept premiers étaient déjà réunis en corps quand le huitième y fut ajouté par les soins de deux collecteurs différents qui lui assignèrent chacun une place différente. Une troisième famille de documents présente des phénomènes plus significatifs. Un second manuscrit de Munich, plus récemment découvert, et deux du Vatican, contiennent une collection qui comprend les livres IX à XIV et le commencement d'un XV^e. Mais le IX^e est celui qui, dans la collection usuelle, est appelé le VI^e, et le X^e correspond à notre IV^e, et entre ces deux livres se trouve intercalé un grand fragment du VIII^e livre commençant par l'acrostiche. Enfin le fragment désigné comme commencement d'un XV^e livre comprend les premiers vers du même VIII^e livre de nos éditions vulgaires. Il résulte de là que cette troisième famille de manuscrits, à laquelle appartient aussi un Codex de Milan qui ne contient pas les livres X-XIII, mais seulement le IX^e (VI^e), la partie susmentionnée du VIII^e et le XIV^e, représente une tout autre collection dont la plus grande portion est perdue.

C'est ici le cas de parler aussi d'une préface en prose qui se trouve dans plusieurs manuscrits et éditions et dont l'auteur s'attribue le travail d'assemblage dont nous nous occupons en ce moment. Cette préface, d'ailleurs anonyme, est une pièce assez curieuse. Elle nous offre un recensement de toutes les Sibylles, au nombre de dix, dont il est fait mention chez les anciens; puis elle raconte la fable bien connue des livres sibyllins offerts à Tarquin-l'Ancien et conservés au Capitole; enfin elle nomme Lactance comme celui d'entre les auteurs chrétiens qui a le mieux fait valoir les oracles sibyllins dans l'intérêt de la vraie religion, et à cette occasion elle cite quelques vers, pro-

¹ Nous saisissons cette occasion pour dire que pas un de ces manuscrits ne remonte au delà du quatorzième siècle. C'est assez dire que nous n'avons pas les moyens de faire l'histoire du texte de nos oracles.

clamant l'unité de Dieu, qu'on retrouve aujourd'hui, mais épars, dans les deux fragments tirés de Théophile. Tout cela ne peut guère servir à déterminer l'âge de cette préface. Mais nous devons nous arrêter un instant encore à la première page de cette pièce où l'auteur dit en substance ce qui suit : « Si déjà l'étude de la littérature grecque en général est très-utile, ce sera bien plus le cas pour les *Saintes-Écritures*, puisqu'elles traitent de Dieu et de ce qui tient au salut des âmes. Il m'a donc semblé bon de réunir en un seul tout les oracles qui portent le nom de sibyllins, qu'on trouve épars et en désordre, et qui servent à l'intelligence de ces livres, afin d'en faciliter la lecture et de la rendre plus féconde¹. Car ils parlent très-explicitement de la divine et vivifiante (ζωορχιῆς) Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, de l'incarnation de notre Seigneur et Dieu Jésus-Christ, de sa naissance immaculée (ἀρρύστου, sic) de la Vierge, de ses guérisons, de sa passion, de sa résurrection et du jugement dernier; ils exposent encore, d'après Moïse et les prophètes, l'histoire de la création du monde et de l'homme, de l'expulsion de celui-ci du paradis et de sa restauration, et parlent de plus de beaucoup de choses passées et à venir, qui peuvent être très-utiles aux lecteurs. »

Voilà donc un auteur qui met les oracles sibyllins en rapport direct avec la Bible, et qui, en cherchant à en faciliter l'étude par une rédaction collective, croit être utile à ceux qui comprennent que la lecture des *Saintes-Écritures* est plus avantageuse encore que celle des classiques. C'est là positivement son point de vue, quoique la phrase que nous avons soulignée ne soit pas trop claire. Cette utilité résulte, d'après lui, de ce que ces livres parlent très-explicitement de tous les dogmes fondamentaux de la foi de l'Église et servent ainsi de commentaire et d'appui à ce qui, dans l'autre source, pourrait sembler moins positif ou moins concentré. A quelle époque un pareil jugement peut-il avoir été formulé? Nous avons vu que les Pères des premiers siècles ont en partie fait grand cas des prétendus oracles sibyllins, pour autant qu'ils pouvaient s'en servir dans leur polémique contre le polythéisme. Mais jamais ils n'ont songé à s'en pré-

¹ ἔδοξε τοίνυν διὰ ταῦτα καὶ τοὺς ἐπιλεγομένους σιβυλλιακοὺς χρησμοὺς, σποράδην εὗρισκομένους καὶ συγκεχυμένους, τὴν τούτων ἀνάγνωσιν καὶ ἐπίγνωσιν ἔχοντας, εἰς μίαν συνάφειαν καὶ ἁρμονίαν ἐκθέσθαι, κ. τ. λ.

valoir pour exposer le dogme trinitaire, lequel, à vrai dire, ne s'y trouve enseigné nulle part avec les formules consacrées depuis le quatrième siècle. L'auteur de la préface se place évidemment à un tout autre point de vue; pour lui l'ancienne apologétique n'est plus un besoin, une préoccupation littéraire, une affaire de parti. Il vit et travaille dans un milieu tout imbu des idées dogmatiques qui, à partir de l'époque de la chute officielle du paganisme, avaient presque seules le privilège de défrayer les études. Encore faut-il ajouter que ces idées le dominent déjà au point qu'il les voit partout, même là où elles ne sont pas, tandis qu'il ne voit pas celles qui occupent la plus large place dans ses textes. D'un autre côté, cette recommandation toute théologique, qui trouve nécessaire de s'appuyer sur une singulière exagération pour atteindre son but, nous semble appartenir à un siècle où il fallait des efforts particuliers pour rafraîchir le souvenir de ces vieilles fantasmagories littéraires, déjà passées de mode, connues à peine de quelques savants et dépouillées de leur prestige d'autrefois. Nous en concluons que, si cette préface n'est pas à son tour le fruit d'un mensonge, l'entrepreneur de la collection à laquelle elle se rattache pourrait avoir été un savant d'Alexandrie vivant peu avant l'époque où la destruction de la bibliothèque de cette ville aurait peut-être rendu impossible un travail de ce genre.

XV.

En tout cas nous ne saurions partager l'avis de cet auteur, quand il attribue à la collection formée par ses soins une grande valeur théologique. Elle ne l'a pas au point de vue de la théorie et de l'enseignement; elle ne l'a guère davantage comme monument de l'histoire des dogmes. Nos lecteurs ont pu se convaincre de ce fait par notre analyse même, qui s'est appliquée à signaler tous les éléments offrant quelque intérêt religieux. Nous voulons cependant récapituler ici en peu de mots les résultats de nos observations, et nous trouverons ainsi l'occasion de glaner en passant dans les textes, pour relever encore quelques détails caractéristiques.

On aura déjà fait la remarque que nos poètes sibyllistes ne se préoccupent guère que de deux thèses théologiques vraiment capi-

tales, et telles que c'est pour les faire accepter et prévaloir qu'ils paraissent s'être donné la peine d'aligner leurs hexamètres. Nous voulons parler du monothéisme et du jugement dernier. La première est surtout développée dans les quatre livres, placés aujourd'hui en tête de la collection, et cela parfois avec une éloquence admirable, avec une verve poétique qui donne même aux vers, souvent si mal bâtis ailleurs, une certaine beauté rythmique digne du sujet. Sans doute, pour peindre la majesté, la puissance et toutes les perfections de Dieu, les divers auteurs avaient sous les yeux les incomparables modèles de l'Ancien Testament; tout de même il faut leur tenir compte d'avoir su marier à la sévère beauté de l'idéal des prophètes les formes plus souples et plus élégantes de la poésie hellénique¹. Certes, s'ils avaient été partout également bien inspirés, le jugement à porter sur leurs livres pourrait être bien autrement favorable à leur réputation littéraire. Mais nous comprenons que les Pères, qui les étudiaient et les appréciaient uniquement en vue des passages auxquels nous faisons ici allusion, et qui d'ailleurs avaient une idée toute fautive du rapport existant entre les prétendues prophétesses et les oracles de l'Ancien Testament, aient pu tant s'extasier sur ce qu'il y avait de grand et de sublime dans les révélations des Sibylles, et se laisser par cela même si facilement aveugler sur les défauts du reste. Et nous-même, qui avons dû si souvent, dans le cours de notre examen critique, faire ressortir ces derniers, nous avons de la peine à nous refuser le plaisir de transcrire quelques-uns des plus beaux morceaux de cette catégorie.

Nous ne sommes pas édifié au même degré par les nombreux passages relatifs aux choses finales. Et cela ne tient pas uniquement à ce que les rêveries apocalyptiques, enfantées par le judaïsme à l'époque de son déclin et acceptées par l'Église naissante comme un précieux héritage, ne vont plus guère avec les idées de notre siècle et l'intelligence plus avancée de l'Évangile; le simple sentiment es-

¹Pour justifier cette assertion, nous nous permettons de citer ici, pour tout exemple, quelques lignes du discours adressé par Dieu à Noé (I, 137 et suiv.):

Εἰμὶ δ' ἐγὼ ὁ ἐὼν (σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ σῇσι νόησον)
οὐρανὸν ἐνδεδυμαι, περιβέβλημαι δὲ θάλασσαν,
γαῖα δέ μοι στήριγμα ποδῶν, περὶ σῶμα κέχυται
ἄηρ δ' ἡδ' ἄστρον με χορὸς περιέδρομε πάντη.

thétique n'est pas plus satisfait que la conscience religieuse, des peintures souvent froides et désordonnées que nous trouvons dans ces poèmes. Pas un seul d'entre eux n'approche à cet égard de l'illustre modèle apostolique que plusieurs de nos Sibyllistes ont eu positivement sous les yeux ; la symétrie des tableaux, la variété des scènes, la vivacité plastique des couleurs, la marche toute dramatique des faits, tout y manque, à peu d'exceptions près, et il n'y a guère que la description du feu vengeur qui occupe plus au long le pinceau du visionnaire. En revanche il y a de côté et d'autre des traits particuliers assez curieux que nous signalerons pour faire voir qu'à l'égard de cet élément des croyances religieuses l'imagination individuelle était moins gênée que pour d'autres dans la forme à donner à ses conceptions. Les hommes, dit celui de nos poètes qui mérite à plus d'un égard la première place, vont tous descendre dans le *Hadès* (qui a son nom de ce qu'*Adam* y est arrivé le premier, I, 81), d'où l'archange Uriel les retirera un jour en brisant les portes de l'enfer, et les conduira devant le tribunal de Dieu (II, 228 et suiv.). Tous ils auront à passer un fleuve de feu éternel —

καὶ τότε δὴ πάντες διὰ αἰθομένου ποταμοῖο
καὶ φλογὸς ἀσβέστου διελεύσονται' (v. 253) —

d'où les anges conduiront les justes à la lumière (v. 316), à une vie sans soucis, dans un séjour où la terre offre tout d'elle-même et où coulent des sources de vin, de lait et de miel ; tandis que les méchants seront précipités dans les ténèbres de la Géhenne (v. 287 et suiv.), où ils seront attachés à des chaînes ardentes, fouettés de flammes, livrés à des monstres effroyables et étendus sur des roues de feu qui tour à tour les plongeront dans la fournaise et les en retireront. Tout de même Dieu donnera aux élus le privilège de délivrer par leurs prières certains hommes des tourments de l'enfer. Ceux-ci alors seront confinés dans une autre vie, éternelle aussi, aux champs Élysées et sur les bords de l'insondable Achéron (v. 331 et suiv.) :

ἄλλος' ἀποστήσας πέμψει διὰ λαὸν ἑαυτοῦ
εἰς ζωὴν ἑτέραν καὶ αἰώνιον ἀθανάτοισιν
Ἐλευσὶν πεδίῳ, ὅθι οἱ πέλε κύματα μακρὰ
λίμνης ἀνάου Ἀχρουσιάδος βαθυκόλπου¹.

¹ En marge de ce passage on trouve dans plusieurs manuscrits une protestation en

La mythologie grecque se mêle ici à celle du judaïsme, l'idée du purgatoire et celle de la restitution finale au dogme de l'éternité des peines, et l'on aurait bien tort, sans doute, de vouloir, avec de pareils matériaux, construire un système spécial de théologie chrétienne et assigner à un poète, donnant libre carrière à son imagination, une place à part dans l'histoire des écoles ou des sectes¹.

Nous en dirons autant de la description des événements avant-coureurs de la fin. Ici tantôt nos poètes s'ingénient à amplifier les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament qui parlent de diverses calamités publiques et d'une démoralisation croissante; tantôt ils cherchent à renchérir sur leurs modèles. Ainsi nous voyons des pluies de feu, des montagnes ardentes, des comètes, des combats de constellations apparaissant sous les formes d'animaux imaginées par les combinaisons astronomiques, des gouffres engloutissant des villes et des provinces entières, des enfants naissant avec des cheveux gris (II, 155), et autres phénomènes de ce genre dont la peinture est partout dominée par un vif sentiment de haine et de vengeance contre un monde qui n'a guère eu, pour les adorateurs du vrai Dieu, que l'opprobre, l'injustice et la persécution. Il est à remarquer que, malgré l'interminable fécondité de la poésie sibyllique en visions de malheurs, les uns plus terribles que les autres, les figures concrètes qui devraient s'y dessiner restent partout à l'état d'ébauche, sans contours fermes, sans animation épique. On se rappelle combien de fois il est question de Néron revenant de l'Orient pour se venger des Romains et devenir ainsi l'instrument de la colère divine; mais pas une seule fois le portrait de cet Antéchrist n'est tracé de main de maître; c'est une légère esquisse, une espèce d'ombre magique aux teintes incertaines, glissant sur le mur. Ailleurs on voit apparaître le prophète Élie, descendant du ciel sur son char pour annoncer la fin du

sept vers iambiques contre l'impudent Origène qui osait dire que les peines viendraient à cesser :

ἀλλ' αἰσχυνέσθω φληναφῶν Ὀριγενῆς
πέρας γενέσθαι τῶν κολάσεων λέγων.

¹ Plusieurs fois des passages entiers des prophètes sont mis en vers, par exemple És. XI, 6 et suiv., comp. Sib. III, 787 et suiv.; Ézéch. XXXVII, 5 et suiv., cf. Sib. II, 221 et suiv.

monde. Quel magnifique sujet poétique ! Et l'auteur l'indique à peine.... (II, 187) :

καὶ τόθ' ὁ Θεοβίτης γε ἀπ' οὐρανοῦ ἄρμα τιταίνων
οὐράνιον γαίῃ τ' ἐπιβάς, τότε σήματα τρισσὰ
κόσμῳ δλω δέξει τε ἀπολλυμένου βιότοιο.

Trois vers en tout, et l'on n'apprend pas même quels sont les trois signes annoncés. Nous ajouterons en passant que les Sibyllistes font un usage comparativement très-sobre des anges, dont l'intervention est ce qu'il y a de plus saillant dans l'Apocalypse de Jean et même dans celle de Daniel. Serait-ce que les auteurs eussent craint de trop choquer leur public païen ? Il n'y a que le premier poème (I. I et II) qui fasse ici exception ; il va jusqu'à nommer par leurs noms les messagers de Dieu conduisant les âmes devant le juge (II, 214 et suiv.).

Mais ce qui dans ces tableaux de l'avenir doit le plus fixer notre attention, c'est l'extrême ressemblance entre les peintures chrétiennes et juives. Si nous faisons abstraction de la personne de Christ, sur laquelle nous allons revenir, rien, absolument rien ne caractérise la différence des deux points de vue. Ce fait vient confirmer, si tant est que cela soit encore nécessaire, ce que nous avons constaté ailleurs à l'égard des idées eschatologiques des premiers temps de l'Église. Le spiritualisme de l'Évangile avait beau réagir contre les conceptions traditionnelles, celles-ci prédominaient d'autant plus généralement qu'elles avaient été, pour le grand nombre, le mobile le plus puissant de ce qu'on ne peut appeler que très-improprement leur conversion. On sait de reste que les précieux avertissements de Jésus, développés plus ou moins explicitement par Paul et par Jean, furent à peu près négligés dans la suite et finirent, après les efforts presque stériles de quelques théologiens d'Alexandrie, par céder la place au matérialisme passablement crû des Pères latins, dont le moyen âge et même la théologie du dix-septième siècle accepta l'héritage presque sans réserve. Ainsi, loin de voir, dans les prédictions tour à tour sinistres et riantes de nos Sibyllistes, des opinions purement individuelles, peut-être même contraires à la foi catholique, nous y découvrons un symptôme de plus de ce qui formait le fond ou, si l'on veut, le centre de gravité des croyances populaires, de la religion des masses. Cette dernière aura toujours une tendance prononcée

au matérialisme ; le culte , pour elle , prédominera sur les idées ; la formule lui suffira à défaut de l'esprit , et de tout le système elle retiendra de préférence les thèses les plus palpables , dussent-elles , par leur isolement , devenir des paradoxes bizarres et même dangereux.

Ces mêmes réflexions nous sont encore suggérées par l'usage que les Sibyllistes chrétiens font des doctrines particulières à l'Église¹. A vrai dire , il n'y a qu'un seul point sur lequel ils insistent , c'est la personne de Christ. Nous avons eu soin de relever tous les passages importants qui la mettent en scène. Nos lecteurs se rappellent qu'il est question , non-seulement de l'histoire terrestre de Jésus dans tous ses détails , mais du Verbe préexistant et créateur , qualifié de Dieu engendré , et de son incarnation dans le sein d'une vierge. Ce sont surtout les livres VI , VII et VIII qui reviennent fréquemment à cette partie métaphysique du dogme ; mais nous avons déjà fait remarquer plus haut que la conception théologique du rapport des deux natures en Christ n'est pas la même partout. Si , indépendamment de cette diversité , nos auteurs emploient quelquefois des formes autres que celles des Pères leurs contemporains , il ne faut pas perdre de vue que les besoins de la versification devaient influencer sur le choix des expressions. Tout de même nous croyons devoir nous arrêter à quelques passages assez intéressants pour mériter une mention particulière. Le huitième livre surtout , qui appartient à la seconde moitié du deuxième siècle , présente ici plusieurs singularités curieuses. Ainsi il est dit , v. 264 , que le Tout-Puissant , lors de la création , prenant son Fils pour conseiller (σύμβουλον) , lui proposa de faire *en commun* les hommes d'après *leur* image , l'un avec les mains , l'autre avec la parole :

νῦν μὲν ἐγὼ χερσὶ , σὺ δ' ἔπειτα λόγῳ θεραπεύσεις
μορφὴν ἡμετέρεην , ἵνα κοινὸν ἀνάσταμα δῶμεν.

La phrase bien connue de la Genèse (I , 26) et fort anciennement

¹ L'enseignement dogmatique des auteurs juifs se renferme dans les généralités dont nous venons de parler. La seule observation que nous ayons à ajouter à ce qui a été dit , c'est que l'histoire de l'Ancien Testament est traitée par eux avec une certaine liberté poétique. Cela prouve une fois de plus qu'elle n'était pas étudiée dans les livres , mais connue par la voie de la tradition , absolument comme celle de l'Évangile l'était du peuple chrétien.

déjà interprétée dans le sens trinitaire, suggère ici au poète . qui ne paraît pas avoir été bien fort en théologie, une combinaison que les gens du métier n'ont pas adoptée¹. Dans le même livre, v. 462 et suiv., le mystère de l'incarnation est ainsi décrit : L'ange s'adressant à la Vierge, lui dit entre autres :

δέξει ἀχράντοισι θεὸν σοῖς, πρῶνε, κόλποις.

Aussitôt :

. ἔπος δ' εἰς ἑπτατο νηδύν·
σαρκωθὲν δὲ χρόνῳ καὶ γαστέρι ζωογονηθὲν
ἐπλάσθη βροτέην ἰδέην καὶ κοῦρος ἐτύχθη.

Ces vers essaient en quelque sorte de rendre compte du rapport de causalité entre l'annonciation et l'incarnation, sans qu'il soit nominativement question du Saint-Esprit. En général, nous n'avons point trouvé de passage où il serait question de ce dernier dans le sens métaphysique et personnel, de sorte qu'on peut dire que nos poèmes appartiennent à l'époque où le dogme trinitaire ou bien n'était pas encore discuté, ou bien n'avait point encore pénétré dans les conceptions populaires.

Ce qui peut nous surprendre davantage, c'est que l'œuvre de Christ sur la terre soit circonscrite dans la sphère de l'enseignement donné aux hommes. Il est vrai qu'il est question, en plus d'un endroit, de ses miracles et de sa mort; nous avons même vu exalter la gloire de la croix; mais nulle part l'idée de l'expiation ne se produit explicitement, et en général la doctrine évangélique du salut, même dans sa forme la plus simple et la plus rudimentaire, ne paraît pas avoir appartenu au cercle d'idées de nos Sibyllistes. Jésus doit montrer aux hommes le chemin du ciel par ses sages discours (VI, 9):

δείξει δ' ἀνθρώποισιν ὁδοὺς, δείξει δὲ κελεύθους
οὐρανίους· πάντας δὲ σοφοῖς μύθοισι διδάξει.

et ce sont surtout les révélations concernant l'avenir, les peines et les récompenses de l'autre vie, qu'il doit venir leur communiquer. C'est dans ce même but qu'il descendra aux enfers (VIII, 310; I, 377). Il n'y a pas encore de trace du dogme augustinien du péché originel

¹ L'un des fragments annexés au VIII^e livre (v. 441 et suiv.) s'exprime dans le même sens, mais en évitant la bizarrerie que nous venons de signaler.

et de ce qui s'y rattache. L'auteur du premier livre raconte l'histoire de la chute très-fidèlement d'après la Genèse, sans y attacher la moindre réflexion théologique, et celui du huitième, plus ancien, déclare même l'homme, créé à l'image de Dieu, mortel de sa nature (v. 445).

Des explications assez singulières se rattachent à certains faits historiques, et nous ne saurions dire si les divers auteurs, en ces occasions, se laissent aller librement au gré de leur inspiration poétique ou bien s'ils se font l'organe de croyances répandues autour d'eux ou l'écho de quelque conception théologique. En voici quelques exemples : En venant à parler de la passion de Jésus-Christ, l'auteur du VIII^e livre trouve un parallélisme typique entre l'extension des bras sur la croix et la royauté messianique. C'est du moins dans ce sens que nous croyons devoir interpréter ce qui est dit v. 302 :

ἐκπετάσει δὲ χεῖρας καὶ κόσμον ἅπαντα μετρήσει,

il étendra les mains et mesurera le monde. L'auteur du premier livre (v. 372) avait évidemment ce vers devant les yeux quand il dit à son tour de Jésus crucifié : ἀλλ' ὅταν ἐκπετάσῃ χεῖρας καὶ πάντα μετρήσῃ, ce qu'on traduit très-mal par ces mots : *quand il aura tout accompli, ou souffert*. Le premier des deux poètes que nous venons de citer raconte aussi (VIII, 318 et suiv.) que Jésus, après sa résurrection, apparaîtra aux siens en chair, tel qu'il aura été auparavant (σάρκενός ὡς πάρος ἦν), et leur montrera *quatre* marques gravées sur ses mains et sur ses pieds, le levant, le couchant, le midi et le nord, car ce seront quatre royaumes qui commettront le crime infâme de son supplice. Cette bizarre combinaison nous rappelle tout d'abord que dans un poème beaucoup plus ancien et dans un vers identiquement le même (III, 26) les quatre points cardinaux sont représentés comme formant par leurs initiales le nom d'Adam (voy. ci-dessus p. 216, note). Il y a donc là un rapport mystérieux entre le premier et le second Adam qui s'explique peut-être par la considération que le mot latin *plaga* signifie à la fois une *plaie* et un point de l'horizon. En grec πλῆγῃ et πλάγος se ressemblent moins ; mais la philologie n'était pas le côté fort des anciens. Quant aux quatre royaumes, l'auteur les aura pris dans le prophète Daniel, qui, le premier, fait succéder le Christ à quatre empires opprimant successivement le peuple de Dieu.

Un troisième fait non moins curieux, c'est que les mêmes poètes, l'auteur du huitième livre et son imitateur plagiaire, l'auteur du premier, parlent de la Vierge d'une manière assez énigmatique et dans des occasions où l'histoire du moins ne les y engageait pas. Que le Fils de Dieu ait emporté l'image du Père dans le sein de la Vierge (VIII, 270) — ἀντίτυπον μίμημα φέρων εἰς παρθένον ἀγνήν — cela n'est au fond qu'un corollaire assez naturel du point de vue métaphysique, bien que les textes scripturaires ne l'énoncent pas ainsi. Mais quelques lignes plus bas (v. 290), le fait que Jésus dut donner son saint corps pour le laisser flageller, est expliqué de ce qu'il donnera la sainte Vierge au monde — αὐτὸς γὰρ κόσμῳ παραδώσει παρθένον ἀγνήν. Ce vers, qui manque dans plusieurs manuscrits, probablement parce que les copistes n'y ont rien compris, nous semble avoir été mal interprété par les modernes quand ils y voient une recommandation du culte de la Vierge. La *Vierge pure* doit être l'Église livrée au monde, c'est-à-dire flagellée et persécutée, comme le corps de Christ l'a été dans sa passion. Dans le premier livre (v. 359) on lit que lors du miracle de la multiplication des pains, le Christ remplira douze paniers des morceaux restés, pour la *Vierge pure*, ce que nous expliquerons de la même manière: les morceaux restés, d'après l'histoire, c'est la nourriture spirituelle réservée à l'Église, d'après l'interprétation allégorique. Ce qui nous parait pleinement justifier cette explication, c'est que le passage en question est imité, pour ne pas dire copié, du huitième livre, où il est dit (v. 278) que les morceaux seront ramassés pour l'*espoir des nations* (εἰς ἐλπίδα λαῶν, ou πολλῶν d'après le texte cité par Lactance. Cette version plus ancienne donne en même temps un sens plus profond et plus ingénieux. Israël aura été rassasié par les cinq pains; les douze paniers de morceaux restés sont l'espérance des gentils qui doivent être rassasiés dans la suite. Tous ces passages, avec leurs allusions peu transparentes, ont l'air d'être des réminiscences d'école, des emprunts faits, pour ainsi dire au hasard, à l'exégèse contemporaine qui recherchait les rapprochements typiques et affectait de résoudre en allégories jusqu'aux récits les plus simples de l'Évangile. Ajoutons que ces quelques phrases parlant d'une *Vierge pure* sont les seules dans toute la collection qu'on puisse signaler comme se rapportant à l'Église chrétienne, considérée au point de vue dogmatique dans le sens le plus

large de ce mot. Car les promesses et les espérances d'un meilleur avenir appartiennent aux justes en général, à ceux qui ont horreur des vices du paganisme, et nulle part elles ne sont rattachées d'une manière positive et exclusive à la foi spécifiquement évangélique. Quand l'Égypte est menacée de la colère de Dieu pour avoir exercé sa rage sur les enfants oints de Dieu (V, 68) — *παῖδας θεοχρίστους* — cette expression, remplacée d'ailleurs immédiatement par celle de *ἀνδρες ἀγαθοί*, peut désigner tout aussi bien les contemporains de Moïse que des chrétiens qui auraient reçu l'onction du Saint-Esprit. Le contexte ne décide pas la chose. Nulle part non plus il n'est question de l'Écriture. Quand il est dit que Jésus, en remontant au ciel, laissera au monde le pacte de l'Évangile (*εὐαγγελίης διάθημα*, I, 382), on comprend qu'il ne s'agit pas d'un livre, mais d'une doctrine. Nous interpréterons dans le même sens les vers suivants où il est dit qu'après lui les apôtres (*στόλοι*, pour la commodité du vers) seront les guides d'un peuple nommé de son nom et recueilli parmi les nations, et qu'alors ce sera la fin des prophètes :

καὶ τότε δὴ παῦσις ἔσται μετέπειτα προφητῶν.

Nous pourrions facilement continuer cette analyse à la fois curieuse et instructive, mais nous craignons d'abuser de la patience de nos lecteurs. Nous croyons en avoir dit assez pour les convaincre que le judéo-christianisme vulgaire, à peine enrichi de quelques thèses dé cousues de métaphysique patristique, a duré bien au delà de l'époque où, selon l'opinion traditionnelle, il est supposé avoir disparu de l'Église. A côté de beaucoup d'autres preuves du contraire, nos livres sibyllins peuvent servir à constater que, tandis que les théologiens travaillaient à édifier un système de dogmes de plus en plus transcendants, le peuple continuait à s'en tenir de préférence à une morale passablement ordinaire, étayée sur des espérances plus ou moins fantastiques et sanctionnée heureusement par les souvenirs, un peu flottants, il est vrai, d'une époque à laquelle des générations plus intelligentes et mieux inspirées ont appris à emprunter des enseignements bien autrement salutaires.

ED. REUSS.

NOUVELLE REVUE DE THÉOLOGIE.

Fides quærens intellectum.

SEPTIÈME VOLUME.
JANVIER - JUIN 1861.

BIBLIOTHÈQUE
"Les Fontaines"
S J
BQ - CHANTILLY

PARIS,
J. CHERBULIEZ, 40, RUE DE LA MONNAIE.
GENÈVE, | STRASBOURG,
MÊME MAISON, RUE DE LA CITÉ. | TREUTTEL ET WURTZ, 126, GRAND'RUE.
1861.

TABLE DES MATIÈRES DU SEPTIÈME VOLUME.

	Pages.
Une traduction du Nouveau Testament, par M. L. VAUCHER	1
Ruth, par M. REUSS	22
Des origines du gnosticisme (2 ^e article), par M. NICOLAS	65
Précis de l'histoire de l'Église réformée de Paris, par M. ATH. COQUEREL fils. — Pièces historiques (IV)	88
Du surnaturel, par M. RÉVILLE	125
L'autorité dogmatique de l'Écriture sainte d'après M. Rothe, par M. KIENLEN	156
Les Sibylles chrétiennes, par M. REUSS	193
Le jéhovisme mosaïque, par M. NICOLAS	275
Les doctrines de la liturgie usitée dans les Églises réformées de France, par M. FRANC	311
L'orthodoxie et l'Évangile (1 ^{er} article), par M. BOST	321
La France protestante, par M. ATH. COQUEREL fils	339
De l'autorité de l'Écriture sainte, par M. SCHWALB	358

ANALYSES ET CRITIQUES.

Rilliet, <i>Les livres du Nouveau Testament, traduits pour la première fois d'après le texte grec le plus ancien.</i> Paris et Genève 1858	1
Herzog, <i>Real-Encyclopædie für protestantische Theologie und Kirche.</i> Hambourg et Gotha 1854-1861	51
Stahl, <i>Die lutherische Kirche und die Union.</i> Berlin 1859	53
Dandiran, <i>Qu'est-ce que l'apologétique?</i> Genève 1860	98
Cougnard, <i>Considérations sur l'apologétique.</i> Genève 1860	98
<i>Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum Alten Testament.</i> Leipzig 1838-1860	119
Meyer, <i>Kritischer und exegetischer Commentar zum Neuen Testament.</i> Göttingen 1832-1860	122
Olshausen, <i>Biblischer Commentar über die Schriften des Neuen Testaments.</i> 1833-1860	122

	Pages.
Bois , <i>Discours d'inauguration</i> . Montauban 1860.	125
Bleek , <i>Einleitung in das Alte Testament</i> . Berlin 1860	181
<i>Codex Vaticanus, Novum Testamentum ed. Angelus Maius.</i> Londres 1859	184
<i>Novum Testamentum ad fidem Codicis Vaticani, ed. Kuenen et</i> <i>Cobet.</i> Leyde 1860	184
<i>Codex Alexandrinus, Novum Testamentum ed. Couper.</i> Lon- dres 1860	184
<i>Liber Genesis pentateuchicus, ex recogn. Ed. Bæhmer.</i> Halle 1860	319
Haag , <i>La France protestante</i> . Paris 1846-1859	339
Schwallb , <i>Étude comparative des doctrines de Mélanchthon,</i> <i>Zwingle et Calvin.</i> Paris et Strasbourg 1860	373

VARIÉTÉS.

Littérature périodique de la théologie protestante en Allemagne.	57
<i>Zeitschrift für historische Theologie</i> , 1860.	110
Rudelbach et Guericke , <i>Zeitschrift für die lutherische Theolo-</i> <i>gie und Kirche</i> , 1860	118
<i>Corpus Reformatorum</i> (édition nouvelle des œuvres de Calvin).	49
Les publications à propos de la fête séculaire de Mélanchthon .	187
Une préface de Strauss	124
Quelques mots sur les <i>Revivals</i>	377
Programme de la Société de La Haye pour 1860.	62

